

L'IMAGE DU PEUPLE DANS
LE PREMIER HOMME D'ALBERT CAMUS

THESIS

Submitted in fulfilment of the
requirements for the Degree of

MASTER OF ARTS

of Rhodes University

by

Nathalie Marcel Madeleine Heynderickx

April 1996

Remerciements:

- Mon Directeur de Thèse, Dr. François Jaques, pour son aide et son inspiration inestimables, pour sa contribution à mon appréciation de l'oeuvre de Camus;
- Rhodes University, Research Grant;
- The financial assistance of the Centre for Science Development (HSRC, South Africa) towards this research is hereby acknowledged. Opinions expressed and conclusions arrived at, are those of the author and are not necessarily to be attributed to the centre for Science Development;
- Le Bureau de Coopération Linguistique et Éducative près le Service Culturel Scientifique et de Coopération à l'Ambassade de France en Afrique du Sud;
- M. Michel Autrand de la Sorbonne, Paris IV;
- M. Jeanyves Guérin, professeur de littérature française à l'université de Marne-la-Vallée;
- M. Paul Viallaneix;
- M. Maurice Weyembergh de l'Université Libre de Bruxelles;
- Le professeur P.L-M. Fein et le Département de Français de Rhodes University;
- M. Andrew Delport, pour son soutien et son encouragement continus;
- Mlle Magali Dubois, pour avoir corrigé les épreuves de cette thèse;
- Mes parents, pour leur présence.

Résumé:

Le premier homme d'Albert Camus a paru pour la première fois le 6 avril 1994, trente-quatre ans après sa mort. Le texte a été établi par sa fille, Catherine Camus, à partir du manuscrit ainsi que de la première dactylographie faite par Francine Camus, sa femme. *Le premier homme* est quasi autobiographique et raconte l'enfance du personnage, Jacques Cormery modelé sur Camus lui-même. Les événements du 'roman' se déroulent sous le soleil de l'Algérie, le pays où Albert Camus est né. Nous soulignons l'importance du rôle du peuple dans la vie d'Albert Camus qui est lui-même issu d'une famille ouvrière de Belcourt. Il décrit sans idéalisation la vie du petit peuple, telle qu'il l'a vécue. *Le premier homme* est un témoignage émouvant de la collectivité populaire, c'est-à-dire la famille illettrée et pauvre.

Dans notre étude du *Premier homme*, nous essayons d'analyser l'image du peuple en tant que collectivité populaire. Nous proposons d'abord quelques définitions du mot 'peuple' qui est un terme riche en connotations. Nous distinguons le peuple en tant qu'ethnie, Français et Arabes, en tant que classe sociale, c'est-à-dire collectivité populaire/prolétariat et bourgeoisie, et en tant que groupe politique, c'est-à-dire deux nationalismes qui s'opposent. Nous parcourons ensuite brièvement le thème du peuple dans l'histoire de la littérature française et dans l'oeuvre entière de Camus. Dans le deuxième chapitre, nous nous appuyons surtout sur les thèmes de la pauvreté, la solidarité et la fraternité par rapport au peuple. Le troisième chapitre offre

principalement une étude de deux peuples algériens, Français et Arabes, au niveau politique, social et racial. *Le premier homme* se situe dans un contexte particulier, celui d'une colonie. On ne peut donc ignorer le peuple vu dans un contexte politique, social et racial.

Notre analyse se déroule de façon linéaire et comparative. Nous nous référons aux premiers écrits d'Albert Camus, notamment *L'Envers et l'Endroit*, ainsi qu'à d'autres oeuvres qui parlent du peuple où l'évoquent. Nous essayons d'établir dans quelle mesure nous pouvons généraliser à partir des expériences personnelles de Jacques/Camus. Ce que dit Camus sur sa famille confirme, au niveau personnel, ce qui ressort du peuple dans les oeuvres qui précèdent. *Le premier homme* s'intègre donc dans l'oeuvre de Camus au niveau de notre analyse.

Abstract:

Albert Camus' *Le premier homme* (*The First Man*, 1995, translated by Alfred A. Knopf) was published for the first time on April 6th 1994, thirty-four years after his death. The text was drafted by his daughter, Catherine Camus, from the manuscript as well as from the first typed version done by his wife, Francine Camus. *Le premier homme* is a quasi-autobiography and tells about the childhood of the protagonist, Jacques Cormery, who represents Camus himself. The events of the 'novel' take place in Algeria, land of the sun, Camus' country of birth. We stress the importance of the role played by the people in Albert Camus' life who, himself, springs from a working-class family of Belcourt. He describes without idealization the life of the common people, the way he too experienced it. *Le premier homme* gives a touching account of the working-class community, and in particular of his poor and illiterate family.

In our study of *Le premier homme* we have attempted to analyse the way in which the people are depicted as a working-class community. Firstly, we suggest some definitions of the word 'people', which is a term with various connotations. We distinguish the people as an ethnic group, French and Arab, as a social class, working-class community or proletariat and bourgeoisie, and as a political group, representing two opposing nationalisms. Subsequently, we cover briefly the theme of the people throughout the history of French literature and in Camus' entire works. In the second chapter, the themes of poverty,

solidarity and fraternity as experienced by the people are emphasized. The third chapter offers principally an analysis of two Algerian peoples, French and Arab, on a political, social and racial level. *Le premier homme* is set in a unique context, that of a colony. Thus, we cannot ignore the importance of the political, social and racial context in which the working-class community finds itself.

Our analysis of *Le premier homme* is conducted in a linear and comparative manner. We refer to Camus' first written works, notably *L'Envers et l'Endroit*, as well as other works dealing with or alluding to the people. Our aim is to establish to what extent it is possible to generalise by taking the personal experiences of Jacques/Camus as a starting point. What Camus says about his family confirms, on a personal level, what he says about the people in general in his previous works. Thus, *Le premier homme* takes its rightful and logical place within Camus' entire work as far as our analysis is concerned.

Table des Matières:

Introduction:	pp. 1 - 25
 Chapitre 1:	
Bref survol historique du thème du peuple dans la littérature française et dans l'oeuvre de Camus	pp. 26 - 51
 Chapitre 2:	
Le peuple et la pauvreté, la solidarité et la fraternité dans <i>Le premier homme</i>	pp. 52 - 91
 Chapitre 3:	
Étude de deux peuples algériens, au niveau politique, social et racial	pp. 92 - 120
 Conclusion:	pp. 121 - 127
 Bibliographie:	pp. 128 - 134

Abréviations utilisées:

- P.H. *Le premier homme*, Gallimard, 1994.
- T *Théâtre, Récits, Nouvelles*, 'Bibliothèque de la
Pléiade', Préface par Jean Grenier, Textes
établis et annotés par Roger Quillot, Gallimard,
1962.
- E *Essais*, 'Bibliothèque de la Pléiade',
Introduction par Roger Quillot, Textes établis et
annotés par R. Quillot et L.Faucon, Gallimard,
1965.

Introduction

Le thème que nous nous proposons d'analyser dans *Le premier homme* est celui du peuple. Le mot 'peuple' est un terme riche en connotations et il est nécessaire, dès le début de notre étude, de le définir. Le Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse (1984) donne plusieurs définitions du mot 'peuple'. C'est un "ensemble de personnes vivant en société sur un même territoire et unies par des liens culturels, des institutions politiques". Si nous examinons plus loin cet ensemble de personnes, nous constatons justement que le peuple peut se définir par la région qu'il habite, par exemple les Kabyles en Kabylie. Ces personnes sont unies par leur origine, leur mode de vie, leur langue ou leur culture. Dans *Le premier homme*, l'on peut distinguer deux peuples selon ces critères: les Français et les Arabes. Il y a ici deux ethnies différentes; par conséquent, un peuple peut se définir selon une perspective ethnique. Le peuple peut aussi être défini comme étant "le plus grand nombre, la masse des gens, par opposition à ceux qui s'en distinguent, en particulier par leur niveau social, culturel, etc.; (au sing.) par opposition aux classes possédantes ou à la bourgeoisie". Dans un sens sociologique, le peuple est "l'ensemble de ceux qui appartiennent à la classe la plus défavorisée, notamment ceux dont les revenus sont limités et qui ne possèdent aucune fortune mobilière ou immobilière". Nous voyons que ces définitions ont en commun 'ensemble de personnes' ou 'communauté de gens'. Une autre définition nous est donnée par M. Jaques: le peuple est "une collectivité, un groupe ou une masse de personnes liés par son identité, sa constitution et sa fonction" (Jaques, 1983, p.46). Dans le Petit Robert (1973), Valéry donne la définition suivante:

"Le mot peuple ... désigne tantôt la totalité indistincte et jamais présente nulle part; tantôt le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés". Dans un sens péjoratif, Voltaire "[entend] par peuple, la populace, qui n'a que ses bras pour vivre".

Il existe, cependant, une définition du mot 'peuple' qui est la définition généralement acceptée lorsqu'on se réfère au peuple dans la littérature française. Il s'agit, par conséquent, d'une définition sociologique, c'est-à-dire une classe défavorisée par rapport à la noblesse ou à la bourgeoisie. On a toujours considéré le peuple comme la collectivité appartenant aux couches les plus modestes de la population: "Les peuples, c'est rien et ça devrait être tout" (Barbusse) et "le peuple donne le sang et son argent, moyennant quoi on le mène" (Hugo) (Le Petit Robert, 1973).

Quelle image du peuple voyons-nous dans *Le premier homme*? À vrai dire les deux aspects, c'est-à-dire ethnique et sociologique, co-existent dans cette oeuvre. L'auteur traite premièrement des relations entre les deux ethnies principales, qui se distinguent par leur culture, leur langue, leurs habitudes. Dans *Le premier homme* on consacre un chapitre entier à la question de la colonisation et à l'avènement des Français en Algérie, ainsi qu'à la question de la politique contemporaine, à l'indépendance et à la guerre d'Algérie. La colonisation en Algérie implique des relations multiculturelles entre plusieurs ethnies différentes. Du point de vue sociologique, le peuple est cette classe sociale, qu'on appellera la collectivité populaire,

qui s'oppose aux classes possédantes ou à la bourgeoisie. Ayant établi les distinctions nécessaires concernant le mot 'peuple', il faut reconnaître, en même temps, que dans *Le premier homme*, il y a identification entre ethnie et peuple. Les deux ethnies dont parle Camus, les Arabes et les Français, appartiennent également au peuple dans le sens de classe sociale pauvre. Par conséquent, l'image du peuple et de la collectivité populaire est enrichie par une dimension ethnique. Cela n'est pas le cas dans toutes les oeuvres de Camus comme nous aurons l'occasion de l'analyser par la suite. Il serait donc peut-être important de souligner, dès le début de cette étude que la distinction ethnique va jouer un rôle dans notre analyse du peuple, mais la portée principale de cette étude sera de mettre en relief le peuple en tant que masse défavorisée, pauvre, en tant que collectivité prolétaire. Il ressort de la totalité de l'oeuvre de Camus, une image du peuple qui est confirmée dans *Le premier homme*. Définir cette image constitue l'objectif principal de cette analyse.

Ce que nous voulons mettre en relief c'est que le thème du peuple est un leitmotiv à travers tous les aspects du *Premier homme*, comme par exemple les commentaires sur l'Algérie, la mer, les cycles. À la lumière des thèmes qui se situent au deuxième plan, nous nous proposons de passer en revue la signification historique du thème du peuple dans la littérature, l'aspect historique et l'histoire dans l'oeuvre, les thèmes de la pauvreté et de la misère, les thèmes de la fraternité et de la collectivité, et le thème de la politique. Saisir le concept du

peuple dans *Le premier homme* n'est pas une tâche facile, parce qu'il n'existe qu'en partie. Le peuple et ses principes ne sont pas toujours clairement énoncés et il faut donc tenter d'être à l'écoute de la 'petite phrase' de Camus pour découvrir ce qu'il suggère et ce qu'il dit. La méthode qui nous semble la plus appropriée est d'examiner de façon chronologique la nature de la collectivité populaire dans l'oeuvre de Camus. Cette approche linéaire nous permettra de tenir compte non seulement des divers aspects du sujet, mais aussi de l'évolution du concept du peuple et, par conséquent, de l'évolution de la pensée de Camus lui-même par rapport à ce peuple qu'il connaissait bien et dont il est en fin de compte issu. Cependant, il est indispensable, avant d'entreprendre l'étude à proprement dit, de situer *Le premier homme* par rapport au reste de l'oeuvre de Camus.

Le premier homme d'Albert Camus a paru pour la première fois le 6 avril 1994. C'est Catherine Camus qui, ayant passé trois ans à établir la version définitive de ce texte, a publié ce manuscrit trente-quatre ans après la mort de son père. Il s'agit de l'oeuvre à laquelle travaillait Albert Camus au moment de sa mort, le 4 janvier 1960. C'est dans sa sacoche que l'on a retrouvé le manuscrit. Le texte a été établi à partir du manuscrit ainsi que de la première dactylographie faite par Francine Camus, sa femme. Mme Camus et quelques amis de Camus, René Char, Roger Grenier, Robert Gallimard, avaient refusé de publier ce fragment à l'époque, craignant que ce premier brouillon inachevé nuise davantage à la réputation de l'écrivain, qui était en butte aux attaques des intellectuels français.

Pourquoi trente-quatre ans plus tard? Sa fille, Catherine, explique: "J'avais très peur pour Camus; il ne serait pas là pour se défendre" (Le Français dans le Monde, janvier 1995, p.49). Et elle s'étonne de voir le succès énorme que déclenche *Le premier homme*:

Je ne m'attendais pas à un tel bonheur de retrouver Camus! J'ai voulu proposer le texte à l'état nu, sans interprétations... l'écrivain s'y présente sans masque, sans défense. C'est peut-être ce qui a touché. Pour la première fois, Camus laisse pleinement parler sa sensibilité. Camus qui a toujours recherché l'esthétique classique - dire le moins pour suggérer le plus - se laisse aller ici à un lyrisme qui fait parfois penser à Proust ou à Claude Simon. Camus est devenu un classique.

(Ibid., p.49)

Il a fallu un travail considérable pour, tout d'abord, déchiffrer l'écriture de Camus, et puis pour rendre lisibles et compréhensibles le manuscrit, les variantes écrites en superposition et les ajouts en marge. En observant son écriture sur les quelques pages exemplaires du manuscrit, on comprend la difficulté de la tâche. En sus du manuscrit du *Premier homme* on a aussi retrouvé et ensuite annexé des feuillets supplémentaires et un carnet intitulé *Le premier homme* (Notes et Plans). Dans les dernières pages, on retrouve deux lettres émouvantes, l'une adressée à M. Germain écrite le lendemain de l'attribution du Prix Nobel de la Littérature à Albert Camus, et l'autre adressée à Albert Camus, par Louis Germain, qui fut son ancien instituteur.

Le premier homme est autobiographique et raconte l'enfance du personnage, Jacques Cormery (le nom de la grand-mère paternelle) modelé sur Camus lui-même. Les événements du "roman"

- Camus l'aurait probablement appelé ainsi pour la première fois au lieu de "récit" (*L'Étranger* et *La Chute*) ou "chronique" (*La Peste*) - se situent sous le soleil de l'Algérie, pays de naissance d'Albert Camus. Cette autobiographie romancée rend hommage à l'Algérie et ses odeurs, ses sons, sa topographie, sa nature, ses quartiers, ses habitants français et arabes. Le roman contient un éventail de détails de son enfance; il présente des lieux et des événements réels, il introduit des personnages qui ont vraiment existé dans la vie de Camus. Camus présente des contradictions à plusieurs reprises en appelant ses personnages tantôt par leurs vrais noms, tantôt par leurs noms fictifs: Catherine Camus - Lucie/Catherine Cormery (P.H. p.83); M. Louis Germain - M. Bernard (P.H. p.129-30, 157); l'oncle de Jacques, prénommé Ernest ou Étienne (P.H. p.95). Ceci indique que le roman était loin d'être achevé et qu'Albert Camus l'aurait sans doute retravaillé. Ce qui est surprenant est le fait que le frère de Jacques est très peu mentionné; il est tantôt appelé Henri, tantôt Louis (P.H. p.212). L'écrivain ne fait allusion à son frère qu'à travers de petits incidents, ou en parle en passant. Il ne tient aucune place significative dans le roman. *Le Premier homme* traite de l'enfance de Jacques et non de son frère.

Le premier homme consiste en deux parties inégales et inachevées. La première partie, comprenant 171 pages, s'intitule "Recherche du Père" et est composée de sept chapitres. La deuxième partie comprend 76 pages, intitulée "Le fils ou Le Premier Homme", et est composée de quatre chapitres dont le dernier est inachevé. L'histoire du roman se déroule dans le

présent, au moment où le narrateur, Jacques Cormery a quarante ans, mais c'est une histoire qui oscille entre le présent et le passé, où Jacques était enfant. L'écrivain utilise la technique du 'flash-back' ou du retour en arrière, par laquelle le narrateur se lance dans une histoire déclenchée par un souvenir, qui est bon ou mauvais: "Jacques n'aimait pas faire la sieste. 'A benidor', pensait-il avec rancune et c'était l'expression bizarre de sa grand-mère lorsqu'il était à Alger et qu'elle l'obligeait à l'accompagner dans sa sieste" (P.H. p.41). Les souvenirs sont déclenchés par des remarques, par des stimulants olfactifs, visuels ou oraux, par exemple, quand Jacques rend visite à M. Germain qui est vieux maintenant:

...attendri aussi par l'âge et laissant paraître son émotion, ce qu'il n'eût pas fait auparavant, mais droit encore, et la voix forte et ferme, comme au temps où, planté devant sa classe, il disait: 'En rangs par deux!
(P.H. p.130)

Et quand M. Germain lui montre 'le sucre d'orge', Jacques retombe dans les souvenirs, en décrivant le sucre d'orge et racontant la peur qu'il semait parmi les élèves (P.H. p.141).

Le premier homme rend un grand hommage à cet instituteur. À l'âge de cinq ans, Camus est entré à l'école communale de la rue Aumerat où a commencé petit à petit le voyage dans les ténèbres de sa situation familiale vers une éducation enrichie par les classes et la lecture. C'est là que son instituteur l'a remarqué et l'a ensuite présenté au concours des bourses: "Je crois donc bien reconnaître le gentil petit bonhomme que tu étais, et l'enfant, bien souvent, contient en germe l'homme qu'il deviendra" (P.H. p.329). C'est dès lors que la vie de Camus

change de direction, et que commence le long chemin de l'apprentissage. En même temps, cette initiation au monde des lettres produira un déracinement de son environnement familial: "[il venait] d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même" (P.H. p.163).

En 1923, Camus entre au lycée d'Alger où désormais il aura "des maîtres plus savants" (Ibid., p.163). Il sera toujours reconnaissant à son instituteur, ainsi qu'à l'État Français (qui lui offre la bourse), de l'avoir encouragé et initié à l'écriture, à la parole et aux livres, choses qu'on ne lui avait pas fait connaître pendant son enfance. A l'occasion du Prix Nobel de la Littérature en 1957, Camus lui dédie les *Discours de Suède* et en citant quelques lignes de la lettre du 19 novembre 1957 à M. Germain, on apprécie sa gratitude envers lui:

...une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le coeur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève.

(P.H. p.327)

Le premier homme rend aussi un grand hommage à sa famille. Camus a écrit cette oeuvre pour "rendre justice aux siens, des hommes pauvres et sans haine" (*Chroniques Algériennes*, E.1965, p.897):

Le mérite de cette heureuse immunité ne me revient pas. Je la dois aux miens, d'abord, qui manquent de presque tout et n'enviaient à peu près rien. Par son seul silence, sa réserve, sa fierté naturelle et sobre, cette famille, qui ne savait même pas lire, m'a donné alors mes plus hautes leçons, qui durent toujours.

(Préface, *L'Envers et l'Endroit*, E.1965, p.6)

Il faut aussi souligner le contexte dans lequel se place ce roman, c'est-à-dire l'Algérie, où la vie lui a toujours paru luxueuse:

J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable.

(*La mer au plus près*, E. 1965, p.879)

Camus identifie l'Algérie avec la mer et sa mère. Ces trois éléments sont inséparables les uns les autres et se révèlent une source de malaise et d'exil dès le moment où Camus se trouve éloigné d'eux. Son enfance pauvre, avec ses rêves, ses aspirations et ses révoltes, lui est venu en aide dans le parcours de sa vie personnelle et de sa vie d'écrivain.

Dans *Le premier homme* il s'agit de la pauvreté et de la misère dans leurs formes extrêmes. Cette condition humaine est transparente dans la vie quotidienne de Jacques et de sa famille, ainsi que dans le contexte plus général du quartier Belcourt à Alger. Il s'agit des pauvres, il s'agit d'une famille pauvre et infirme, il s'agit d'une mère qui ne sait ni lire ni écrire et qui est à moitié sourde: "...douce, polie, conciliante, passive même, et cependant jamais conquise par rien ni personne, isolée dans sa demi-surdité, ses difficultés de langage...l'infirmité de l'expression" (P.H. p.60). Il s'agit d'une grand-mère, stricte et autoritaire, qui elle aussi est illettrée. C'est elle qui commande le ménage, qui gère l'argent et qui prend les décisions: "Ma grand-mère dit que nous sommes trop pauvres et qu'il faut que je travaille l'an prochain - Et ta mère? - C'est ma grand-mère qui commande" (P.H. p.151). Il s'agit aussi de l'oncle sourd et

muet, à qui Camus consacre un chapitre entier, qui "s'exprimait autant par onomatopées et par gestes qu'avec la centaine de mots dont il disposait" (P.H. p.95). Cette famille de cinq personnes, le frère de Jacques compris, habite un petit appartement misérable dans un quartier pauvre: "Les trois pièces du petit appartement" (P.H. p.40).

Albert Camus ne s'est jamais séparé de son passé et ne l'a jamais oublié, avec son enfance, sa misère et sa pauvreté. Les événements et les sentiments qui l'ont accompagné pendant sa jeunesse parcourent toute son oeuvre. Il n'a jamais renié son passé, ni les circonstances misérables qui l'entouraient dans sa vie, chez lui à la maison, dans sa famille pauvre et illettrée. Au contraire, il a toujours souligné le fait que la pauvreté n'a "jamais été un malheur pour [lui]" (Préface, *L'Envers et l'Endroit*, E.1965, p.7). Cette pauvreté lui a paru certainement moins pénible en Algérie où il pouvait jouir des éléments de la nature qui ne lui coûtaient rien: la mer, le soleil, le climat. Pendant toute sa vie, Camus maintiendra un lien chaleureux avec l'Algérie. Ce lien était renforcé par la présence de sa mère à Alger, qui refusait de quitter ce quartier familial où elle avait vécu presque toute sa vie.

Dans les écrits de jeunesse de Camus, l'Algérie a toujours été décrite de façon lyrique. Avec l'âge il y a la même estimation du pays, mais il y a une évolution dans l'écriture de Camus, due aussi aux changements que subit l'Algérie. Dans *Le premier homme* il y a un développement vers l'Algérie réaliste en

guerre. *Le premier homme* rend également hommage au pays natal de Camus, qu'il considère comme sa patrie. Ce que sa famille n'a pas pu lui offrir matériellement, l'Algérie le lui a offert naturellement: "en Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien" (Ibid., p.6). Il est vrai que Camus éprouve un amour chaleureux envers ce pays et ces habitants, et quoi qu'il arrive, il prendra toujours leur défense. Dans la rhapsodie *La mer au plus près* (1953), l'un des essais 'solaires', "Camus restitue le cadre où il a toujours aimé vivre" (*L'été*, commentaires, E.1965, p.1817): "J'ai toujours eu l'impression de vivre en haute mer, menacé, au coeur d'un bonheur royal" (*L'été*, E.1965, p.886). La mer joue un rôle important dans la vie spirituelle et affective de Camus et apparaît comme un élément expiatoire, comme dans *La Peste* où elle sert d'intermédiaire entre Rieux et Tarrou, consolide leur amitié et leur donne une certaine liberté. La mer témoigne de cette amitié et offre un moment de consolation et de réconfort dans une ville assaillie par la peste. Dans *L'État de Siège*, la mer représente le symbole de la liberté pour le peuple simple opprimé. Se voyant prisonnier de la ville de Cadix: "Ah! Courons vers celles qui s'ouvrent encore. Nous sommes les fils de la mer. C'est là-bas qu'il nous faut arriver, au pays sans murailles et sans portes, aux plages vierges [...] À la mer! La mer enfin, la mer libre" (T. 1962, p.224). Dans *Le premier homme*, la mer est un des éléments de la nature dont Jacques (Camus) jouit royalement et gratuitement. À un certain niveau superficiel mais néanmoins significatif pour Camus, il existe un rapport très réel entre le peuple et la mer. L'image du peuple ne serait pas complète sans mentionner son cadre concret, physique et moral.

L'image du roi qui règne sur son royaume, trouve son écho chez Jacques et ses amis qui règnent sur la vie et les plaisirs que leur offrent l'Algérie et sa nature:

La mer était douce, tiède, le soleil léger maintenant sur les têtes mouillées, et la gloire de lumière emplissant ces jeunes corps d'une joie qui les faisait crier sans arrêt. Ils régnaient sur la vie et sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables.

(P.H. p.54)

En même temps, par contre, quand Jacques vit en France, la mer sert de frontière entre ces deux mondes et il l'évoque d'un ton triste: "La Méditerranée séparait en moi deux univers" (P.H. p.181). Le thème répétitif de la mer se trouve à travers l'oeuvre entière de Camus et souligne le rôle qu'elle a joué dans sa vie. La mer fait partie des simples plaisirs quotidiens dont jouit le peuple, vers laquelle il se rend pour échapper au pouvoir oppressif de la Peste (*L'État de Siège*) ou pour échapper aux pauvres conditions de vie à la maison (Jacques dans *Le premier homme*).

La mer joue le rôle d'intermédiaire quand Jacques entreprend son voyage en bateau de la France à l'Algérie. C'est comme si cette transition douloureuse d'un monde d'exil, que représente la France, à un monde de liberté, qui est l'Algérie, est adoucie par la mer réconfortante: "tout autour la mer immense offrait ses étendues libres au regard" (P.H. p.41). C'est loin de l'Algérie, sa patrie, que Jacques se sent exilé et déraciné. Inversement, pour rentrer en France, après son séjour d'investigation en Algérie, Jacques ne prend pas le bateau, mais repart en avion.

Le retour vers l'exil se fait dans un environnement clos et claustrophobique, c'est-à-dire l'avion. Camus oppose le Royaume à l'Exil et souligne que "la patrie se reconnaît toujours au moment de la perdre" (Noces, L'été à Alger, E.1965, p.75).

L'Algérie que Camus dépeint dans ses écrits de jeunesse est un pays honoré et célébré. C'est un pays décrit dans un langage poétique mais mesuré. Il écrit ainsi parce qu'il éprouve un amour de vivre. Il fait preuve d'une vitalité forte, qui vient sans doute de son enfance et de sa culture méditerranéenne. A cause de son enfance pauvre il montre toujours une certaine réserve, une certaine pudeur. Il estime que 'l'art', dont il a fait sa religion doit répondre à une vérité et doit toujours rester fidèle. Cette pudeur morale lui est inculquée par la manière dont il a été élevé. Le monde des pauvres est un monde où l'on doit se défendre soi-même. Heureusement, Camus avait ce monde éclairé de soleil, c'est-à-dire les plages, la mer, le soleil, qui donnait un certain équilibre, une certaine mesure à son existence. Cette vitalité lui vient du fait qu'il a dû se battre pour obtenir quelque chose qu'il n'avait pas: une éducation, une existence enrichie. Cette lutte est encore plus renforcée à cause de sa maladie. Il subit sa première crise de tuberculose en 1930, ce qui met temporairement fin à des rêves de voyages et des perspectives d'avenir. Néanmoins, cette maladie ne l'empêchera pas de garder cette force et cette vitalité d'esprit.

Cet idéal de mesure, d'ordre, d'unité et d'équilibre trouve son point de départ dans son expérience méditerranéenne. Il

adopte le terme 'méditerranéen' pour regrouper tous les pays qui donnent sur la Méditerranée; il admirait surtout l'Italie et ses lumières, ainsi que la Grèce. En contemplant la terre, la mer et le ciel, il se livre en entier, corps et âme. Dans *Noces à Tipasa*, un amour naît de l'accord et du silence entre lui et le monde:

Il y a un temps pour vivre et un temps pour témoigner de vivre. Il y a aussi un temps pour créer, ce qui est moins naturel. Il me suffit de vivre de tout mon corps et de témoigner de tout mon cœur. Vivre Tipasa, témoigner et l'oeuvre d'art viendra ensuite. Il y a là une liberté.

(E.1965, p.59)

Cette simplicité de Camus envers le monde où l'on jouit de ce qu'il a à offrir ne le quitte jamais. Toute sa jeunesse est remplie d'activités saines et de joies. Il se laisse aller à la sensualité, au désir, au plaisir et à la chair: "Depuis vingt siècles, les hommes se sont attachés à rendre décentes l'insolence et la naïveté grecques, à diminuer la chair et compliquer l'habit [...]. Et à vivre ainsi près des corps et par le corps" (*L'été à Alger*, E.1965, p.69). Cette idée de simplicité est également présente dans *La Peste* où les concitoyens d'Oran "ont naturellement du goût pour les joies simples; ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer" (T.1962, p.1220). Ils se réunissent aussi dans les cafés pour jouer aux cartes ou bavarder. Ils se promènent sur le boulevard ou ils se mettent à leurs balcons. Même pendant la peste, quoique la plupart de ces plaisirs simples soit supprimée, le peuple (ici dans son sens le plus large) continue le mieux possible dans ses habitudes quotidiennes, telle que boire une bière au café ou aller au cinéma et au théâtre. Ceci constitue les simples plaisirs dont

Camus parle et auxquels il restera toujours fidèle. Meursault dans *L'Étranger* semble également témoigner de ces plaisirs simples puisque, lui aussi, se met au balcon pour voir les gens passer dans la rue, ou va se baigner. Il semble y avoir deux facettes chez Camus; celle du philosophe, de l'intellectuel sophistiqué et celle de la simplicité saine, du bon sens qui le soutient constamment. Il attribuera ces mêmes valeurs au peuple en particulier dans *l'État de Siège*, cité plus haut et dans *Le premier homme*.

De ses écrits de jeunesse se développe une oeuvre plus philosophique. Jean Grenier, son maître à penser, se montre un lecteur sévère et critique, lorsque Camus lui soumet tous les brouillons de ses écrits à venir. En 1935, il commence à écrire *L'Envers et l'Endroit*, qu'il lui dédie et qu'il publie en 1937 chez son ami, l'éditeur Edmond Charlot. Jean Grenier exerce une influence significative sur la pensée de Camus: "J'admire [...] ma chance [...] de m'être trouvé un maître, au moment qu'il fallait, et d'avoir pu continuer à l'aimer et à l'admirer à travers les années et les oeuvres" (Sur *Les Iles* de Jean Grenier, E.1965, p.1159).

En 1934 il écrit aussi *Les voix du quartier pauvre*, qu'il dédie à sa première femme, Simone Hié, en la date du 25 décembre 1934. Ces essais représentent la vie à Belcourt: celle de sa mère, celle de ses voisins ou de ses connaissances. Cet essai, ainsi que *L'Envers et l'Endroit*, formeront la base d'une oeuvre plus grande, à savoir *Le premier homme*. Selon les commentaires

de Roger Quillot (E.1965, p.1175) *Les voix du quartier pauvre* constituent une étude à double ou triple niveau: la misère matérielle qui précise la misère morale et la misère spirituelle des hommes. Cette préoccupation constante d'Albert Camus au sujet de la condition humaine et la signification de toute existence et sera présente dans toute son oeuvre. Son oeuvre sera toujours caractérisée par un humanisme et par une certaine compassion. L'insistance sur la condition humaine collective et la compassion qui se trouve dans toute son oeuvre le définit comme le penseur moral de sa génération. Il s'impose aussi comme le philosophe de l'absurde, une philosophie qu'il reproduit avec une 'monotonie passionnée' (*L'Intelligence et l'Échafaud*, T.1962, p.1898). Dans le monde cohabitent le bien et le mal, l'amour et l'égoïsme, la joie et la souffrance. Le coeur de l'homme est sans cesse déchiré par ce double appel. La pensée de Camus oppose ces deux extrêmes et s'efforce de chercher un équilibre entre ces deux pôles. Sa pensée de midi, qui est mesure, qui recherche la justice et qui travaille à l'amélioration des conditions de l'homme, consacre l'équilibre tant recherché: "Ce à quoi il faut tendre, ce n'est pas à l'achèvement, mais à l'équilibre et à la maîtrise" (*Actuelles I*, E.1965, p.379). *Le premier homme* semble être la première oeuvre de Camus qui brise cette 'monotonie passionnée' - dont parle M. Viallaneix dans les Cahiers de Camus - car elle se trouve hors de la lignée de ses oeuvres précédentes. C'est une oeuvre tout à fait indépendante qui répond au besoin de l'écrivain, c'est-à-dire, le besoin de dire tout sur les siens et de se réconcilier avec son passé. Par ce biais, il semble vouloir demander pardon à sa mère. Il se sent coupable d'avoir

quitté l'existence qui était la sienne: "je n'avais pu vivre au niveau de cette patience aveugle, sans phrases, sans projets", mais , "il savait qu'il allait repartir, se tromper à nouveau, oublier ce qu'il savait" (P.H. p.304).

L'on a souvent divisé l'oeuvre de Camus en différents cycles: le cycle des écrits de jeunesse, le cycle de l'absurde et le cycle de la révolte. *Le premier homme* ne se situe dans aucun de ces cycles, car sa thématique tombe en dehors de l'absurde et de la révolte. Sa préoccupation avec l'absurdité de la vie a abouti à *L'Étranger*, *Le Malentendu* et *Caligula*. Dans chacun de ses écrits, la tragédie de Meursault, de Martha et de Caligula est individuelle. "A partir du mouvement de révolte, elle a conscience d'être collective. Elle est l'aventure de tous...Le mal qu'éprouvait jusque-là un seul homme devient peste collective." (*L'Homme Révolté*, Textes Complémentaires, E.1965, p.1685). Dans l'univers de la révolte, qui remplace plus qu'il ne prolonge l'univers de l'absurde, l'homme n'est pas une idée: "C'est une idée, et une idée courte, à partir du moment où il se détourne de l'amour" (*La Peste*, T.1962, p.1351). L'homme représente tous les hommes; il est l'affirmation vivante de chaque être vivant. La collectivité regroupe tous les personnages dans *La Peste* qui, dans la solidarité, arrivent à lutter contre le fléau. Dans cette chronique, la collectivité n'est pas uniquement populaire, parce que les équipes sanitaires constituent non seulement des représentants du peuple ouvrier, mais aussi des professionnels, des intellectuels et des religieux.

La collectivité populaire ou le peuple dans *L'État de Siège* tient à la fois un rôle modeste et principal. Le peuple est visiblement présent sur scène et prend librement la parole. Par sa lucidité et sa simplicité le peuple tente de vaquer à ses occupations habituelles et de se révolter contre la subversion de l'ordre des choses. Quand l'État n'est plus gouverneur, mais devient La Peste, le peuple essaie de maintenir l'équilibre: "Prends ce qu'il faut, le matelas et la cage des oiseaux! N'oublie pas le collier du chien! Le pot de menthe fraîche aussi" (*L'État de Siège*, T.1962, p.225). En prenant ces choses-là, le peuple reste en contact avec la réalité. Un autre exemple du thème de la collectivité se trouve dans la nouvelle *Les Muets*, où la collectivité ouvrière retrouve la solidarité dans la grève. Les tonneliers partagent non seulement les mêmes sentiments et la même attitude taciturne envers le patron, mais ils partagent aussi leur pain. Le sentiment de collectivité renforce la solidarité et la fraternité de chaque individu.

Le premier homme ne se situe pas dans le cycle de l'absurde, ni dans le cycle de la révolte. C'est une oeuvre à laquelle Camus avait pensé dès 1935. Selon M. Guérin, ce roman est une réécriture des fragments des écrits de sa jeunesse, mais qui sont caractérisés par une forte évolution. Le thème de la révolte n'y est pas facile à cerner, mais il y en a néanmoins quelques éléments. Jacques se révolte activement contre son existence pauvre, en s'instruisant, en lisant, en ayant une soif de vivre et en profitant le plus possible et le plus souvent possible des luxes gratuits de la nature. Jacques se sépare du milieu social

milieu social dont il est issu, ayant fait cette expérience dès son entrée au lycée Bugeaud à Alger. Il est conscient de la barrière qui sépare le monde des quartiers pauvres de Belcourt et celui des beaux quartiers où se trouve le lycée: "A personne en tout cas, au lycée, il ne pouvait parler de sa mère et de sa famille. A personne dans sa famille il ne pouvait parler du lycée" (P.H. p.230). M. Guérin décrit Jacques comme un 'schizophrène socioculturel' (Esprit, 1995, p.10), car il souffre d'un isolement et d'un conflit d'identité dans les deux environnements sociaux différents.

Sa famille se révolte passivement contre son existence absurde, ne cessant pas d'accomplir ses petits travaux quotidiens. Leur but est de survivre. Ils acceptent la monotonie des corvées quotidiennes et tentent de prendre chaque jour comme il se présente. Ceci fait penser à Sisyphe, qui lui aussi ne cesse de rouler son rocher jusqu'au sommet de la montagne, et, une fois le sommet atteint, le rocher roule de nouveau jusqu'en bas. Toutefois, en prenant conscience de l'inutilité de ses efforts, il se rend supérieur à ce qui l'écrase. De la même façon, on pourrait citer le peuple dans *L'État de Siège*, qui lui aussi, pratique la pensée de midi et ne se laisse pas tenter par des jugements extrêmes. Ce peuple-ci est lucide et réaliste et combat la vie quotidienne simplement mais de façon efficace: "Cela fait trois générations qu'on jette les filets dans ma famille et le travail s'est toujours fait fort proprement" (T.1962, p.232). Le peuple incarne les valeurs simples, mesurées, logiques et solides, comme le montre la femme dans cette même

pièce. Au milieu du verbiage absurde de la Peste, la femme dit: "Mes enfants n'ont pas de toit, quoi de plus pressé que de leur en donner un" (Ibid. p.246). Et n'est-ce pas le but même de la famille de Jacques de protéger le ménage et les membres de la famille, de travailler pour avoir un 'toit' et de la nourriture? Il faut les imaginer heureux, comme on imagine Sisyphe heureux. La famille est condamnée à un certain style de vie, parce qu'elle se trouve dans une classe de la société d'où l'on ne sort pas facilement. Elle ne se plaint pas et continue de jour après jour.

C'est surtout la mère de Jacques qui ne se plaint jamais. *Le premier homme* rend aussi hommage à la mère, que Jacques aime 'désespérément'. Le sous-titre du premier chapitre pourrait lui être dédié, mais il se peut qu'il se réfère au père mort plutôt qu'à la mère illettrée: "A toi qui ne pourras jamais lire ce livre" (P.H. p.11). La troisième possibilité pourrait être Camus lui-même, qui ne verra jamais la publication de son roman, ni la version inachevée, ni la version achevée. Ce roman est dirigé vers une recherche du père et perturbé par l'ignorance maternelle. Jacques décrit l'existence pauvre de sa mère, sa vie complètement dépouillée de plaisir et de bonheur, voire de communication:

...elle, qui n'avait jamais touché ni même vraiment grondé ses enfants, [...] empêchée d'intervenir par la fatigue, l'infirmité de l'expression et le respect dû à sa mère, laissait faire, endurait à longueur de jours et d'années, endurait les coups pour ses enfants, comme elle endurait pour elle-même la dure journée de travail au service des autres, [...] la vie sans homme et sans consolation [...] il ne l'avait jamais entendue se plaindre... .

(P.H. p.60-61)

Tandis que Jacques a échappé à cet environnement pauvre, grâce à l'école et son instituteur, ce n'est pas le cas de sa mère qui refuse par la suite de quitter son appartement et le quartier qu'elle connaît si bien. Il est impossible de la déraciner, puisqu'elle a vécu trop longtemps en Algérie pour l'enraciner ailleurs. De toute façon, l'Algérie est son pays et sa patrie: "Oh! non, il fait froid là-bas. Maintenant je suis trop vieille. Je veux rester chez nous" (P.H. p.76).

Le premier homme est surtout un récit d'enfance, qui aurait constitué la première partie d'un saga, d'un cycle de famille, de deux tomes. C'est une oeuvre romanesque ancrée dans l'autobiographie. C'est une oeuvre qui évoque le passé de Jacques et de son enfance et qui prend un aspect historique avec la description de l'arrivée des premiers colons en Algérie et de leurs rapports avec le peuple indigène. C'est aussi un aveu et un précieux témoignage de ce qui est arrivé aux pauvres d'Algérie. Il y a peu de questions philosophiques dans *Le premier homme*, puisqu'il s'agit plutôt de la politique et de la question sociale en Algérie. Les relations politiques entre les deux collectivités populaires algériennes ainsi que la guerre d'Algérie sont sous-entendues. Cet aspect politique joue un certain rôle dans cette oeuvre et sera analysé dans un chapitre suivant. Il s'agit de quartiers arabes et de quartiers français. Il y a un enracinement de l'oeuvre dans le social, mais il ne se rapproche pas du social de Zola. Le social de Zola est puissant et graphique, parce qu'il traite de la révolte et des protestations du peuple afin d'obtenir des réformes sociales. *Le*

premier homme traite de la situation d'une famille française pauvre en Algérie, sans pour autant parler de ses protestations, parce qu'il n'y en a pas. Il s'agit ici d'une description réaliste, quoique subjective, d'une famille pauvre qui a joué un rôle très important dans la vie de Jacques. *Le premier homme* est aussi une recherche d'un père inconnu, perdu à la guerre de 1914-1918, oublié par sa femme à cause d'une existence enténébrée, retrouvé par le fils à Saint-Brieuc quarante ans plus tard, pour être reperdu à jamais. Ce qui frappe dans ce roman c'est la qualité de la confidence. Camus y dit des choses qu'il n'avait jamais dites avant, utilisant une écriture renouvelée, marquée par une irruption de phrases très longues à la Proust. En outre, les sujets de ce nouveau style inattendu sont constitués par des matériaux autobiographiques très intéressants.

Le critique M.Guérin a suggéré que le thème le plus important dans *Le premier homme* est l'Algérie, qui se trouve implicitement en contraste avec la France. L'Algérie implique deux peuples, les Français et les Arabes; deux peuples de foi, de civilisation et de moeurs différentes. Une étude de ces deux peuples sur leur terre natale aboutit à une analyse politique. Camus plaide pour une entente entre eux et plaide pour que l'Algérie reste un pays où règne la paix. *Le premier homme* laisse prévoir la guerre d'Algérie avec l'usage de prolepses. Les faits réels de ce roman ont un classement chronologique, mais ce jeu de prolepse et d'analepse éloigne le lecteur de la chronique. Il y a constamment un retour en arrière dans le temps, car les histoires sont racontées par Jacques quand il a quarante ans.

Dans ses réminiscences, il suit pourtant un ordre chronologique: sa naissance, l'école, le lycée, les emplois de vacances. La guerre d'Algérie est identifiée par prolepses, car elle est anticipée par le narrateur, quoiqu'il essaie de la réfuter. La guerre civile est insinuée par les références dans le texte, c'est-à-dire l'attentat à Belcourt et le terrorisme, et les références dans les Annexes, à savoir le terrorisme, les coups de feu dans la rue, la xénophobie, les conversations avec Saddok et un lieutenant para.

Le premier homme représente une réalité coloniale, qui de nouveau, implique les relations entre ces deux peuples. Camus traite de la fêlure coloniale parce qu'il en a subi les conséquences lui-même. Il est déchiré entre la justice et la compassion pour ses proches, qu'il a notamment exprimées dans des phrases qu'on lui a tant reprochées: "J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément dans les rues d'Alger, par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice" (*Les Déclarations de Stockholm*, E.1965, p.1882). Son plaidoyer était de défendre la population civile innocente, dont sa mère faisait partie, et d'établir une trêve civile. Il faut que les pauvres soient protégés et qu'on leur rende justice. Dans les Annexes du *Premier homme* on retrouve une fin proposée du premier tome de cette saga et qui se termine précisément avec le thème du peuple pauvre (en y incluant aussi sa mère):

Et il s'écria, regardant sa mère, et puis les autres:
 'Rendez la terre. Donnez toute la terre aux pauvres, à ceux
 qui n'ont rien et qui sont si pauvres qu'ils n'ont même
 jamais désiré avoir et posséder, à ceux qui sont comme elle
 dans ce pays, l'immense troupe de misérables, la plupart
 arabes, et quelques-uns français [...] sachant que sont
 enfin réunis sous le soleil de ma naissance la terre que
 j'ai tant aimée et ceux et celles que j'ai révéérés'.
 (P.H. p.320-1)

C'est là son plus grand souhait; de voir les deux peuples vivant
 l'un à côté de l'autre dans une atmosphère de paix.

Le titre du roman est ouvert à plusieurs interprétations.
 Parle-t-on du père, du fils ou du premier habitant de l'Algérie?
 Une explication nous est proposée par Catherine Camus: "C'est
 tous ceux qui passent sur la terre sans apparemment laisser de
 trace mais qui quand même construisent ce monde dans lequel nous
 vivons" (World Literature Today, Winter 1995, p.84). Le premier
 homme est "l'homme primitif, inculte, mais aussi, mais surtout
 l'homme intact, en possession de la force originelle que lui a
 donnée la Nature" (Albert Camus, Grenier, 1968, p.169). Le
 premier homme est donc l'Algérien, l'Européen ou l'Arabe. Il
 s'agit de Jacques Cormery (et d'Albert Camus) qui est le premier
 homme. Il était seul, c'est-à-dire sans père, et le premier à
 s'élever dans un monde sans racines, sans passé et sans foi. Il
 se décrit lui-même "le premier habitant, ou le premier
 conquérant" (P.H. p.257).

Chapitre 1

Bref survol historique du thème du peuple dans la littérature française et dans l'oeuvre de Camus.

Dans ce chapitre nous tenterons d'offrir un bref survol historique du peuple (en tant que collectivité populaire), comme thème dans la littérature française. Nous nous proposons d'analyser brièvement la signification et le statut du peuple dans la littérature, en commençant par le Moyen Âge et en arrivant au XXe siècle et à l'oeuvre de Camus. Dans cette oeuvre nous mettrons en évidence le thème du peuple en prenant soin de définir le terme et d'en cerner la signification dans notre tentative de dépeindre l'image du peuple.

Dans la littérature française, dès le Moyen Âge, le peuple, qui est composé de paysans, d'ouvriers, d'artisans et de travailleurs manuels, figure dans les jeux théâtraux, les premiers romans et les fabliaux. Le fabliau connut son plein essor aux XIIe et XIIIe siècles, où l'on dépeignait le peuple comme simple, ignorant, naïf et peu intelligent. Cette littérature, spontanée et populaire, est soumise à des conventions moins strictes et destinée à un public plus large que la littérature courtoise. Ce sont des tableaux de moeurs, auxquels se mêle une intention satirique. Les écrivains s'attaquent sans méchanceté à tout et à tous. Le peuple n'est donc pas analysé à un niveau philosophique, psychologique ou moral. On se moque plutôt de sa stupidité et de son ignorance, mais sans amertume. Cette raillerie et gaieté moqueuse déterminent l'esprit gaulois qui comporte également un code de la vertu la plus pure et la plus profonde.

Un autre exemple de la littérature populaire se trouve dans

le Roman de Renart aux XIIe et XIIIe siècles, dont le personnage principal est le 'goupil', qui parodie et satirise la société féodale. Ce roman comprend des récits en vers et reflète l'ordre politique et social. C'est le peuple, la masse paysanne, qui est dominé par la seigneurie, par le biais de liens de dépendance d'homme à homme entre le seigneur et le vassal. Les épisodes du Roman se retrouvent dans le folklore et sont souvent transmis oralement. Selon une définition de Saintyves dans le Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse (1983), cette tradition folklorique orale (angl. 'folk', peuple, et 'lore', science) porte sur la culture des classes populaires dans les pays civilisés. Afin de montrer l'envergure du thème du peuple dans la littérature européenne, nous pouvons également citer comme exemple la littérature picaresque. Introduit au XIVe siècle en Espagne par le 'Libro de buen amor' de Hita, le genre picaresque a été le prédécesseur du roman, dont la narration est réaliste, la structure épisodique et le contenu généralement satirique. Le héros de l'histoire picaresque appartient à une classe sociale inférieure (valet, bâtard) qui subit toute une série d'aventures.

En dépeignant la ville de Paris avec ses différentes classes sociales, y compris son élément populaire, François Villon est un écrivain qui évoque le peuple dans son oeuvre. L'élément populaire, et en particulier la langue, est également présent dans l'oeuvre de Rabelais. Avec ces deux auteurs commence une tradition lettrée, dont les sources sont la langue 'verte' ou l'argot, les dictons, les proverbes et les fabliaux, que l'on retrouve surtout dans le milieu des classes populaires.

Cependant, le thème populaire ne se trouve que dans les genres burlesques et il n'aura jamais l'honneur de jouer un rôle considérable dans l'action principale d'un roman. Le peuple ne représente pas le personnage principal, mais se trouve confiné dans la périphérie de la littérature, ayant un rôle mineur et insignifiant. C'est à la fin de l'ère classique que cette perspective commence à changer. On se rend compte que le peuple, en tant que majorité de la population, est digne d'être vu sous forme d'une collectivité sociale et historique, plutôt que d'être vu sous l'angle de la bouffonnerie. Nous discernons un développement en faveur du peuple chez La Bruyère (1645-1696). La philosophie de La Bruyère est teintée de pessimisme et d'amertume en ce qui concerne la condition humaine. Comme Molière, il est issu de la bourgeoisie et contemple le monde des courtisans qui le dégoûte. En observant et notant sur le vif les impressions de l'homme et de la femme, La Bruyère critique l'égoïsme, l'orgueil, l'arrogance, la présomption, la vanité et l'oisiveté. Il critique le bourgeois qui ne cesse de mépriser le laboureur, "qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos et qui fait de riches moissons" (La Bruyère, *Les caractères*, Ch.VII, De la ville). Il fait preuve d'une préoccupation de la masse populaire qui souffre sous l'oppression de la monarchie et de la bourgeoisie. En ce qui concerne notre étude, l'importance de La Bruyère est qu'il reconnaît l'existence d'une masse populaire (paysanne). À cause de l'avarice de la noblesse, le peuple s'appauvrit. On commence à prendre conscience de l'existence et de l'importance du peuple; pourtant, il ne figure pas encore dans la littérature.

Au XVIII^e siècle nous assistons également à une évolution de l'image du peuple. C'est le statut du peuple qui change à cette époque comme par exemple dans *Candide* (1759) où il s'agit d'un roturier qui raconte l'histoire de sa vie. Dans cette oeuvre, ce n'est plus la vie du noble qui constitue l'intérêt principal mais celle d'autres classes. L'on se dirige vers la révolution française, événement clé dans l'histoire du peuple, non seulement en France, mais partout ailleurs. Le XVIII^e siècle s'achève sur la tentative de destruction de l'aristocratie et sur l'apparition des classes populaires qui se font remarquer sur le plan politique et social.

Dès le XIX^e siècle, le roman doit s'adapter aux besoins de l'époque et devient dès lors un roman humanitaire. George Sand (1804-1876) se mêle dès 1836 à l'agitation politique, et plaide pour la cause du peuple, défend les humbles, prêche la solidarité et l'amélioration des rapports entre les classes. En outre, elle revendique pour les femmes le droit à la passion, à une époque où la femme n'avait pas les mêmes droits que l'homme. George Sand se retire à la campagne, dans son Berry natal, où elle développe le roman rustique. Elle observe la société paysanne et met en évidence l'innocence pastorale en faisant preuve d'une sympathie profonde envers les paysans.

Les Mystères de Paris (1842) d'Eugène Sue (1804-1857), est le premier roman français publié par un journal dans son feuilleton quotidien, ce qui implique une croissance du nombre de lecteurs populaires. Le deuxième écrivain 'réaliste', Étienne

Champfleury (1821-1889), souligne le fait que le roman doit être le résultat de nombreuses enquêtes objectives, rapportées dans un style simple et neutre pour qu'il puisse s'adresser à un public plus large, qui comprenne donc le peuple. Le réalisme est défini ainsi par Duranty dans le Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse (1984): "Le réalisme conclut à la reproduction exacte, complète, sincère du milieu social, de l'époque où l'on vit, parce qu'une telle direction d'études est exempte de tout mensonge, de toute tricherie, ce qui est la première chose à démontrer". Il est important de souligner le rapport entre 'réalisme' et 'peuple'. C'est à cause de la reproduction réaliste de la société et de la vie que le peuple est mis en évidence. Ce qu'on appelle désormais le roman populaire traite de thèmes populaires et vise le grand public populaire, à un prix le moins élevé. La littérature n'est donc plus exclusivement destinée à l'aristocratie ou à la bourgeoisie, mais elle s'adresse à un public plus large et varié. Cette conscience du public populaire est la conséquence d'une appréciation de l'importance du peuple lui-même, en tant qu'unité sociale et politique. Le peuple demande à être reconnu comme collectivité ayant des droits à une vie meilleure. En plus, il exige de voir des transformations sociales. Les écrivains répondent à sa demande en mettant la cause du peuple au centre de l'action du roman et en soulignant l'importance d'attirer l'opinion publique sur le sort du peuple.

Au XIXe siècle, Victor Hugo (1802-1885) est inspiré par une intention sociale, comme par exemple dans *Les Misérables* (1862),

où il veut dénoncer "la dégradation de l'homme par le prolétariat, de la femme par la faim, de l'enfant par la nuit" (*Préface*, 1862). C'est un roman social qui souligne, dénonce et condamne les méfaits de l'organisation sociale. C'est un roman de la pitié, où le peuple est décrit comme victime de la société. Dans une lettre à Lamartine, (du 24 juin 1862), Hugo écrit : "Dans ma pensée, *Les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime" (Hugo, *Pléiade*, 1951, p.7). Il s'agit d'une protestation contre la condition du peuple vivant dans la misère et l'injustice.

Jules Michelet (1798-1874), fils d'un artisan imprimeur, est issu du peuple. Son enfance pauvre et la misère du foyer familial lui inculque un instinct du peuple, des masses populaires. Ses expériences personnelles semblent lui permettre de mieux comprendre et décrire les circonstances misérables dans lesquelles le peuple est contraint à vivre. Il écrit pour le peuple des 'cours d'éducation nationale': *Du prêtre, De la femme, De la famille* (1845). Michelet est un historien de l'âge romantique, qui entreprend une *Histoire de France* qui l'occupe de 1833 à 1867. Il met au centre des événements le peuple, qu'il considère comme l'acteur principal. Or, le peuple, selon lui n'a aucune signification s'il n'est pas placé dans un cadre géographique. Cela veut dire que chaque peuple est caractérisé par son environnement naturel, ses habitudes et sa langue. Michelet lutte pour le triomphe des idées libérales et démocratiques dans *Le Peuple* (1846). Cette oeuvre résume toute l'expérience de la misère, et toute une enquête sur la condition

ouvrière et les différences entre les classes sociales. Il y souligne aussi la grande peur que les bourgeois ont du peuple : "Que trois hommes soient dans la rue à causer de salaires, qu'ils demandent à l'entrepreneur, riche de leur travail, un sol [sou] d'augmentation, le bourgeois s'épouvante, il crie, il appelle main-forte" (Michelet, Pléaïde, 1952, première partie, ch.VII). Il est vrai que le peuple se présente souvent comme une collectivité effrayante, tandis qu'auparavant le peuple était plutôt romantisé (comme chez Hugo). C'est dans son nombre même que cette foule constitue une menace : "La foule était enragée, aveugle, ivre de son danger même" (dans *L'Histoire de la Révolution Française*, Tome I, 1847, Livre Premier, Ch. VII). Lors du massacre de De Launay, il décrit la masse tourbillonnante comme "un boa énorme qui se serre et se reserre". Gérard Walter écrit dans la Préface de 1847 que "la révolution n'était dans son principe que le triomphe du droit, la résurrection de la justice, la réaction tardive contre la force brutale" (Walter, Pléiade, 1952, p.2). Idéaliste, Michelet croit à une libération progressive de l'humanité. Il décrit le peuple comme "l'ensemble des classes pauvres, avant d'en faire l'équivalent de la société, et, de là, le principe fondateur de la Nation, de la Cité, et, au bout du compte, de l'humanité" (Wolf, 1990, p.29). Cette description constitue la base des doctrines communistes, où les travailleurs groupés et organisés deviendront maîtres des moyens de production et d'échange dans une société collectiviste. Le peuple est non seulement à la base de la Nation, comme le dit Michelet, mais il est aussi "la base de masse et de classe de la République, de la démocratie et de la révolution" (Wolf, 1990,

p.30). Michelet considère le terme 'peuple' comme 'la masse' et les 'non-possédants', mais il (le peuple) s'affirme surtout comme "le sujet universel de l'histoire, l'Humain en soi, le rédempteur social qui bâtira la Cité harmonieuse ou construira l'État sans classes" (Ibid., p.30).

Porte-voix de l'école naturaliste, Émile Zola (1840-1902) veut décrire l'humanité et la société avec une rigueur scientifique ce qu'il appelle le 'roman expérimental'. Avec le naturalisme, tout ce qui relève des classes populaires, que ce soit social ou politique, devient un thème fréquent et 'populaire' dans le roman. Le roman naturaliste décrit l'homme et ses conditions physiologiques et sociales d'une manière objective et détaillée. Le roman reproduit la réalité dans tous ses aspects, même les plus vulgaires. Dans ses trois principaux romans sur la condition ouvrière, *L'Assommoir* (1877), *Germinal* (1885) et *La bête humaine* (1890), Zola aborde la question sociale sous différents angles: moral, politique et matériel. Dans les trois romans, comme il le dit lui-même, "il crée un mythe, celui du tragique ouvrier, celui du pouvoir ouvrier, celui de l'aventure ouvrière" (Ibid., 1990, p.63). En parlant de *L'Assommoir*, Zola explique:

J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement la honte et la mort.... C'est une oeuvre de vérité, le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. Et il ne faut pas conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent.

(Zola, Pléiade, 1961, Tome II. p.373-4)

En se concentrant sur le monde ouvrier, Zola s'initie au socialisme et se trouve mêlé à la lutte en faveur du peuple. C'est l'ère du peuple, où les ouvriers, réduits à la misère, se révoltent, se mettent en grève. À cause de la répression et de la misère croissante leur lutte devient sauvage. Dans *Germinal*, où Lantier sent naître en lui l'espoir qu'un 'Germinal' fera enfin triompher la justice parmi les hommes, les mineurs se trouvent dans des conditions inacceptables et inhumaines : "un troupeau de misérables, soulevé par la faim et par l'instinct, attiré par un rêve grossier, mû par des forces fatales et allant, avec des bouillonnements et des remous, se briser contre une force supérieure : voilà le drame" (Zola, 1964, Tome III, p.1866). L'homme opprimé arrive au point où il ne peut plus tolérer sa condition humaine et décide de se révolter. Il ne le fait pas tout seul, mais en groupe, ce qui donne une puissance énorme au mouvement collectif de la révolte. L'homme qui se révolte exige la justice qui est en lui et qui l'oppose à l'injustice du monde. Du moment que la révolte devient un mouvement collectif, les hommes s'engagent dans une révolte historique. Les remous des ouvriers à la fin du XIXe et au début du XXe siècles, qui se révoltent pour avoir des réformes, font en même temps avancer l'humanité et l'histoire. Zola aborde la question sociale dans *Germinal* en exigeant la justice pour le peuple, tandis que Hugo le fait par la charité, par l'amour du prochain (p.e. *Les Misérables*).

Jules Lemaître admire dans le *Germinal* de Zola la manière dont ce dernier a su rendre la puissance et la colère de la

foule, illustrées de façon si graphique dans ce roman. Zola a fait évoluer le réalisme vers le naturalisme, dont la description est subordonnée au souci de vérités démontrées par la science. La misère du peuple et sa colère sont à la base du drame humain que Zola veut dépeindre avec les couleurs les plus réelles et les plus exactes qui soient. Pour mettre en valeur la réalité sociale du peuple, l'épopée semble être un choix pertinent comme genre littéraire, car "le sujet de l'épopée est un sujet national, intéressant pour tout un peuple, intelligible à toute une race" (Ibid., 1964, p.1865). C'est exactement ce que Zola a l'intention de faire. Il veut représenter le peuple dans le roman pour hâter les transformations sociales, mais d'une manière qui soit accessible et compréhensible à toute personne. C'est une obligation pour lui de remplir son devoir comme "écrivain, sociologue, historien" (Wolf, 1990, p.12).

Parmi les autres écrivains qui contribuent à la création d'une image du peuple au XIXe siècle, nous trouvons Alphonse Daudet (1840-1897) et Jules Vallès (1832-1885). Daudet observe le peuple en tant que collectivité populaire, ouvriers des faubourgs, paysans. Vallès critique la bourgeoisie et condamne la dégradation du peuple et, en tant que communard actif, il soutient le mouvement ouvrier à Paris afin de mettre en évidence la prise de conscience de la classe ouvrière.

En mettant l'accent sur le peuple, les écrivains de cette époque incitent la République à prendre conscience d'une collectivité bien présente. Dès lors, grâce à cette tendance

démocratique en littérature, la République tâche de s'attaquer aux problèmes sociaux et d'y trouver des solutions. D'abord se met en place la scolarisation. Ceci augmente le nombre de personnes instruites de toutes classes sociales, tandis qu'auparavant les études et la lecture étaient destinées à un public privilégié. Avec ces nouvelles lois sociales, naît un mouvement de nouveaux intellectuels et de nouveaux auteurs, qui sont souvent issus du peuple. Ces nouveaux auteurs se répartissent en deux groupes à cause de la Première Guerre Mondiale. L'avant-guerre (1890-1914) témoigne d'une période d'angoisse qui pousse les écrivains à devenir partisans d'un tel ou tel mouvement politique (surtout avec l'affaire Dreyfus), ce qui les empêche d'être objectifs. Dans le *Populist Movement in French Literature* (Einhorn, 1952), Mme Elsa Einhorn fait la distinction entre deux développements dans la littérature populaire. D'un côté se trouve le prolétariat ou la classe ouvrière avec les 'auteurs prolétariens' dont la production est appelée la 'littérature prolétarienne'. Il était extrêmement difficile de la part du prolétariat de consacrer son temps à l'écriture, parce qu'il fallait travailler pendant la journée et écrire le soir. Le deuxième développement est celui de la bourgeoisie et de l'aristocratie, qui commencent à s'intéresser au peuple. Deux écrivains, Léon Lemonnier et André Thérive, fondent le mouvement populiste en 1929 et préconisent un néo-naturalisme, qui décrit avec mesure et vérité les vies de la classe ouvrière. Le mouvement populiste se développe et attire un grand nombre d'écrivains issus du prolétariat. Le plus grand but des écrivains populistes est de s'inspirer du peuple et de

rendre leurs observations dans un style clair, naturel et simple: "Le populisme s'identifie à l'accession des gens du peuple à la dignité de personnages de roman" (Einhorn, 1952, p.138).

Dans la lignée du populisme et du naturalisme se trouvent Eugène Dabit (1898-1936) et Louis Guilloux (1899-1980), qui se manifestent plutôt après la guerre. Ces deux écrivains sont issus de familles pauvres. Dabit décrit avec mesure et authenticité les pauvres quartiers de Paris avec le petit peuple composé d'ouvriers et d'employés. Quoique les romans de Guilloux se situent dans la lignée du naturalisme, il se laisse aller à ses sentiments et, par conséquent, devient consciemment moins objectif. Dans la Préface de *La Maison du peuple*, la philosophie de Guilloux, qui provient de son expérience personnelle, peut être définie ainsi: "Son socialisme lui-même, beaucoup plus inspiré par Michelet que par Marx, ne l'a jamais inféodé à aucun parti politique, et c'est son expérience vécue d'un certain dénuement qui a toujours été son école à penser" (Préface à Guilloux, 1953, p.8). Cela fait de lui un romancier de justesse et de compassion. Camus admire Guilloux et son oeuvre et n'hésite pas à le déclarer dans l'Avant-Propos de ce roman quasi-autobiographique. Notre auteur l'admire parce qu'il "a su trouver le seul langage qui convenait [...] qui ne flatte ni ne méprise le peuple dont il parle et qui lui restitue la seule grandeur qu'on ne puisse lui arracher, celle de la vérité" (Ibid., 1953, p.14). Camus lui-même sent, sans doute, des affinités qui l'unissent à Guilloux, parce que, comme Guilloux, il a eu une enfance pauvre. Il sait ce dont Guilloux parle et admet que "rien

n'est plus dangereux qu'un tel sujet qui prête au réalisme facile et à la sentimentalité" (Ibid., 1953, p.15). On peut dépeindre ce qu'on a vécu en termes réalistes et en essayant de reconstruire les événements réels, mais il ne faut surtout rien idéaliser. On parle souvent de la pudeur chez Camus, dans sa personne et dans ses écrits. Il est intéressant de voir qu'il utilise cette même notion quand il parle de Guilloux : "Et Guilloux, qui n'idéalise rien, qui peint toujours avec les couleurs les plus justes et les moins crues, sans jamais rechercher l'amertume pour elle-même, a su donner au style les pudeurs de son sujet" (Ibid., 1953, p.15). Il semble aussi que cette pudeur puisse être attribuée au passé de ces deux écrivains, qui auraient eu sans doute plus de difficulté à se sortir d'une situation pauvre et misérable. Ni l'un ni l'autre ne s'attendrit sur son sort, mais utilise sa propre misère et la misère de tous les jours pour mieux éclairer la douleur du monde. En lisant *La Maison du Peuple*, Camus avoue que ce roman lui parle "sans arrêt d'une vérité dont [il sait], malgré les professeurs de philosophie et de tactique, qu'elle passe les empires et les jours" (Ibid., 1953, p.18).

Guilloux parle de justesse et de vérité dans son roman et en fait les valeurs primaires de toute l'humanité. C'est ainsi que Guilloux aborde sa participation dans la lutte socialiste: "C'est une question de bon sens. Une ville doit être administrée pour le bien de tous, et non pour le profit de quelques-uns [...] Il faut dénoncer ce qui n'est pas juste. Dire la vérité est une tâche difficile, mais la seule digne d'un homme" (Ibid., 1953,

p.46). Le 'bon sens' du peuple est également un mot-clef dans l'oeuvre de Camus, parce qu'il est lucide et raisonnable en prenant ses décisions. Le peuple dans *L'État de Siège*, par exemple, garde son sang-froid dans une situation qui a été renversée par la peste. Le peuple représente la raison et le bon sens dans une situation irrationnelle. Le peuple figure dans plusieurs oeuvres de Camus et il est intéressant de voir qu'il existe toujours dans *Le premier homme*. Le peuple ne se trouve pas toujours mentionné explicitement comme dans *L'État de Siège* ou dans *Les Muets*. Dans *L'État de Siège* le peuple participe à l'action, tandis qu'il se trouve au centre de l'action dans *Les Muets*. Les seules personnes sur qui Meursault peut compter lors de son procès dans *L'Étranger* sont issues du peuple; ce sont des gens simples : Raymond, Masson, Salamano, Marie et Céleste. Ce sont les seuls qui défendent Meursault. Le peuple dans *L'Étranger* figure par l'intermédiaire de certains individus qui jouent un rôle dans l'action. Dans *La Peste* les habitudes quotidiennes du peuple sont ébranlées par l'arrivée du fléau. Le peuple, par exemple, prête son assistance aux équipes sanitaires dirigées par Tarrou et Rieux: "Les formations volontaires étaient ouvertes à tous" (*La Peste*, E.1962, p.1347). Puisque la maladie atteint tout le monde au hasard, elle devient l'affaire de tous. Une révolte n'est couronnée de succès que quand elle est menée par une collectivité de personnes. Le peuple est présent dans *Le premier homme*, parce qu'il fait partie de la vie de Jacques. Les descriptions de sa famille et de ses habitudes, de l'appartement, du faubourg, du travail dur, de la pauvreté et de la misère, renvoient toutes au peuple dont est issu Jacques et sa famille. Même si elle est

pauvre, sa famille signifie le foyer familial où il retrouve la chaleur solidaire et la protection : "l'enfant plein d'angoisse courait vers la maison misérable pour y retrouver les siens" (P.H. p.128).

En France, avec une société qui change en faveur du peuple, plusieurs réformes sociales se mettent en place. Au début du siècle, les classes sociales moins élevées prennent conscience du besoin d' écrire sur leurs vies. Grâce à la scolarisation obligatoire pour tous (déjà instaurée en 1882), la classe ouvrière devient plus instruite et apprend à lire et à écrire. Le mouvement socialiste est en marche et est destiné à obtenir des droits pour les travailleurs. La diffusion du socialisme encourage le prolétariat à jouer un rôle dans la vie publique. Les travailleurs commencent donc à écrire pour des journaux de gauche et à écrire des livres qui parlent de leur situation. Ils veulent se faire entendre. Avec l'avènement des réformes sociales, l'amélioration des conditions de travail est avancée, la scolarisation devient obligatoire et les 'Universités Populaires' sont fondées. Dès lors, ces institutions sont destinées à apporter une culture plus large au prolétariat. Des écrivains comme Dabit et Guilloux sortent d'un peuple auquel la République a appris à lire et à écrire. Camus était également bénéficiaire de cette corporation qu'était l'État Français en Algérie, représenté par son instituteur M. Louis Germain. C'est grâce à M. Germain, qui a reconnu en Camus un élève brillant, et grâce à la bourse, qu'il a pu aller au lycée. Sa famille n'aurait jamais pu l'envoyer au lycée parce qu'elle était trop pauvre; une

famille où le travail n'est pas une vertu, mais une nécessité, et où le chômage est le mal le plus redouté. Chez le peuple pauvre, il n'est pas question de prendre des vacances. Un jour de travail de moins mettra moins de nourriture sur la table. Guilloux en fait écho à plusieurs reprises dans sa *Maison du Peuple*, où le travail apporte le bonheur dans la famille : "le travail ne se refuse jamais. Il faut le prendre comme il se donne et bien heureux quand on en a" (Ibid., 1953, p.92).

Camus fait donc partie du petit peuple algérien (parce qu'il en provient), qui représente une collectivité en soi et qui s'explique comme "un groupe ou une masse de personnes lié par son identité, sa constitution et sa fonction" (Jaques, 1983, p.46). L'individu s'oppose au groupe, mais l'individu est jugé par les caractéristiques du groupe en son entier, dont il fait partie. Camus se sentira toujours solidaire du petit groupe que représente sa famille, ainsi que du plus grand groupe, dont la famille fait partie : les habitants de la rue de Lyon du quartier pauvre de Belcourt. Tous y sont groupés à cause de leur situation sociale. Ils sont liés par la même identité à cause de leurs métiers comparables, à cause de leur manque d'éducation ou simplement à cause de leur pauvreté et de leur misère. L'enfant est jugé et défini selon la situation de ses parents, mais par la suite, les accomplissements de l'enfant peuvent projeter une lumière nouvelle sur sa famille. Dans *Le premier homme* l'enfance et la vie de Jacques sont basées sur celles de Camus lui-même, et, par conséquent, les références faites à Jacques s'appliquent aussi à Camus.

Camus n'oublie jamais son enfance. Il est né pauvre et il s'en souvient :

La pauvreté n'a jamais été un malheur pour moi : la lumière y répandait ses richesses.... La belle chaleur qui régnait sur mon enfance m'a privé de tout ressentiment. Je vivais dans la gêne, mais aussi dans une sorte de jouissance.
(Préface à *L'Envers* et *L'Endroit*, E.1965, p.7).

Il sera toujours reconnaissant à sa famille et à l'Algérie, sa patrie, où le soleil d'Alger brille sur le 'quartier pauvre' comme sur les autres quartiers. Les richesses de sa lumière, ce sont les 'vraies richesses', dont le peuple de Belcourt dispose à volonté.

La question éternelle que Camus se posait concerne la condition humaine, la signification de l'existence de l'homme dans un monde absurde. Camus s'est préoccupé de la confrontation entre l'homme, qui cherche une raison de vivre, et la vie, qui est irrationnelle, sans sens. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, sa conclusion est que la vie est absurde, mais qu'il ne faut jamais s'y résigner. Dans *L'Homme Révolté*, il change sa position pour dire que l'homme a du sens, et essaie de trouver une ligne d'action dans la solidarité entre hommes. Il semble que le bonheur joue un rôle significatif dans les bonnes relations entre hommes: "Il n'y a pas d'ordre sans justice et l'ordre idéal des peuples réside dans leur bonheur" (*Actuelles I*, E.1965, p.276). Camus a une préoccupation constante avec l'homme comme individu, mais aussi des hommes, en tant que collectivité. Camus s'est toujours montré compatissant envers le peuple; ceux qui ne pouvaient pas s'exprimer eux-mêmes : "Nous devons savoir au contraire que nous ne pouvons nous évader de la misère commune,

et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire" (*Discours de Suède*, E.1965, p.1092). Camus parle du peuple avec compassion, parce qu'il a, lui aussi, souffert d'une enfance limitée. Il prend position contre la répression des Kabyles ('peuple' dans un sens ethnique) et dénonce dans ses *Chroniques Algériennes* l'extrême pauvreté dont souffre ce peuple fier : "Pour aujourd'hui, j'arrête ici cette promenade à travers la souffrance et la faim d'un peuple. On aura senti du moins que la misère ici n'est pas une formule ni un thème de méditation. Elle est. Elle crie et elle désespère" (*Chroniques Algériennes*, E.1965, p.909). Camus considère le peuple comme incarnant des valeurs dignes et équilibrées; il l'admire. Les Kabyles, au lieu d'être réprimés, devraient être protégés et respectés : "Il s'agit au contraire d'un peuple de grandes traditions et dont les vertus, pour peu qu'on veuille l'approcher sans préjugés, sont parmi les premières" (Ibid. E.1965, p.942).

L'engagement de l'oeuvre de Camus envers le peuple transcende l'histoire et la politique. Par peuple nous précisons qu'il peut être question d'un groupe ethnique et d'une masse ouvrière. L'écrivain est entièrement engagé pour le bien-être de ces deux collectivités et cherche à être solidaire des aspirations vers le bonheur et la liberté, aussi bien dans le cas d'une collectivité basée sur la race que d'une masse populaire vivant dans la pauvreté. Dans ses *Chroniques Algériennes*, il est question principalement d'un groupe ethnique, les Kabyles, mais qui sont en même temps représentants d'une collectivité paysanne

et populaire: "C'est le bien d'un peuple fraternel qu'il s'agit de rechercher ici et c'est la seule tâche que nous proposons" (Ibid., E.1965, p.924). Camus manifestement se préoccupe en premier lieu du peuple kabyle et de leur 'bien', c'est-à-dire leur valorisation et leur dignité en tant qu'ethnie. Il a toujours défendu les principes élémentaires dont chaque personne et chaque peuple est digne. Il est vrai que l'allusion de Camus au 'bien' du peuple fraternel peut aussi s'appliquer à la misère, car il peut y avoir identification des deux aspects du terme 'peuple', c'est-à-dire où la masse populaire et pauvre est à la fois un groupe ethnique.

Le meilleur exemple du thème du peuple dans l'oeuvre de Camus est *L'État de Siège*, où le peuple ne perd pas son sang-froid en voyant arriver la peste, qui représente toute l'autorité totalitaire. La Peste, personnage tyrannique, essaie d'ébranler une communauté de pêcheurs. Cette collectivité tient un rôle principal dans la pièce. Le peuple se met ensemble contre l'invasion de la peste. Le peuple n'est pas extravagant, ses demandes sont raisonnables, comme l'ont montrées les insurrections antérieures. Quand le peuple a faim, il veut de quoi manger; quand il est opprimé, il veut la liberté. Mais quand on n'intervient pas, le peuple peut devenir violent et cruel. Il n'existe pas d'idéalisation du peuple dans les pièces de Camus.

Dans *L'État de Siège* il s'agit du peuple et du chœur qui font partie d'une collectivité. Pourtant, il y a une distinction entre ses deux parties constituantes. Dans les tragédies grecques

(les pièces de théâtre d'Aeschyle et de Sophocle) le chœur jouait le rôle de commentateur qui représentait des attitudes morales, religieuses et sociales. Il représentait la voix de la personnalité collective en observant les événements et en interprétant les messages moraux et religieux de la pièce. Avec Aeschyle, le chœur a une certaine influence directe sur l'action. Avec un autre poète tragique grec, Euripide, le chœur est indépendant de l'action. Il perd un peu de sa solennité mythique, mais prend une nouvelle beauté lyrique. Dans la tragédie post-euripidienne, le chœur devient plutôt un interlude ornemental. Camus reprend certains aspects du chœur antique, qui fait certainement partie de l'action. Le chœur répond aux sentiments et aux réactions du peuple où l'un complémente l'autre. Le peuple est représenté par des personnages individuels, 'le pêcheur', 'la femme' ou 'l'homme', mais qui chacun fait partie d'une plus grande collectivité. Ce que chacun de ces personnages éprouve, est répété et alimenté par le chœur. Quand le gouverneur fait faux bond au peuple et se fait remplacer par une autre autorité totalitaire, c'est-à-dire la peste, le peuple se rend compte qu'il faut s'enfuir. En réponse, le chœur ajoute :

Nos maîtres disaient qu'ils nous protégeraient, et voici pourtant que nous sommes seuls [...] Nos maîtres disaient que rien ne se passerait jamais et voici que l'autre avait raison, qu'il se passe quelque chose, que nous y sommes enfin et qu'il nous faut fuir, fuir sans tarder avant que les portes se referment sur notre malheur.

(*L'État de Siège*, T.1962, p.223).

Cette citation démontre dans quelle mesure un régime totalitaire et corrompu peut être remplacé par un autre. Le peuple est perdant à chaque fois. Néanmoins, il se rend compte de cette

injustice et voudrait s'enfuir afin de vivre dans la liberté. 'Les portes' sont le symbole de l'emprisonnement, de la restriction, de l'oppression. Ce qui est frappant dans cette citation aussi bien que dans la pièce entière de *L'État de Siège*, c'est la lucidité du peuple. Malgré sa misère et malgré la façon dont il est opprimé il ne perd pas sa lucidité. Cette qualité se rattache par ailleurs au bon sens auquel nous avons déjà fait allusion.

Le peuple, en tant que masse anonyme et silencieuse, ne participe pas à l'action dans les *Justes*, mais se trouve représenté par les révolutionnaires. Kaliayev commet un attentat pour hâter l'avènement d'une société plus juste. Il agit pour le peuple en ayant une motivation altruiste: "Nous tuons pour bâtir un monde où plus jamais personne ne tuera! Nous acceptons d'être criminels pour que la terre se couvre enfin d'innocents" (T. 1962, p.322). Il accepte de tuer et de mourir, parce que le grand-duc représente un état totalitaire. En mourant, il se sacrifie pour son peuple et fait avancer l'histoire. En tant que représentant du peuple, le rôle de Kaliayev est démonstratif et exécutoire.

Il y a deux oeuvres de Camus qui illustrent bien l'idée de la collectivité notamment *La Peste* et *Les Muets*. L'affabulation romanesque de *La Peste* s'enracine dans la réalité historique à l'époque où elle est apparue, c'est-à-dire, après la Deuxième Guerre Mondiale. Dans cette chronique, Camus peint symboliquement la condition humaine assaillie par la mort dans une ville rongée

par la peste. En même temps, la peste représente symboliquement l'Occupation Nazie en Europe. " 'La peste', selon Camus , a un sens social et un sens métaphysique. C'est exactement le même. Cette ambiguïté est aussi celle de *L'Étranger*" (*Carnets II*, 1964, p.51). Dans *La Peste* il s'agit d'une collectivité d'hommes en lutte contre le fléau. C'est par la solidarité que ces hommes arrivent à supprimer la peste, sans qu'elle ne disparaisse complètement.

En prenant position contre l'Occupation Nazie, Camus se sent solidaire du peuple français opprimé, qui n'est pas seulement le peuple au sens populaire mais aussi une collectivité de tous les Français. Cette prise de position est exprimée dans la citation suivante tirée des *Carnets*:

Je veux exprimer au moyen de la peste l'étouffement dont nous avons tous souffert et l'atmosphère de menace et d'exil dans laquelle nous avons vécue. Je veux du même coup étendre cette interprétation à la notion d'existence en général. La peste donnera l'image de ceux qui dans cette guerre ont eu la part de la réflexion, du silence et celle de la souffrance.

(*Carnets II*, 1964, p.72)

De cette manière Camus défend la justice de ce peuple et promeut cette attitude partout où il est nécessaire de défendre les droits d'un peuple. C'est ainsi qu'on a souvent dit que Camus était un Juste. Il lutte contre le Mal qui menace constamment le Bien. La collectivité des personnages de *La Peste* s'exprime dans leurs actions et dans leur solidarité. Tarrou dit "que l'épidémie était l'affaire de chacun et que chacun devait faire son devoir" (*La Peste*, T.1962, p.1347); chacun selon ses propres capacités, que ce soit sur une grande ou une petite échelle.

La deuxième oeuvre qui sera commentée à la lumière du thème de la collectivité populaire est la nouvelle *Les Muets*, où l'histoire se déroule autour d'un atelier de quinze tunneliers. Camus s'est certainement basé sur le métier de son oncle qui, lui aussi, était tunnelier. Un chapitre entier est consacré à l'oncle tunnelier dans *Le premier homme*. Dans l'atelier des *Muets* règne une camaraderie est aussi présente dans l'atelier de l'oncle dans *Le premier homme*. Dans *Les Muets*, Camus met en évidence le réalisme socialiste. Les tunneliers veulent une augmentation de salaire, mais le patron ne peut pas la leur donner, parce que "la tonnellerie, menacée par la construction des bateaux et des camions-citernes, n'allait pas fort" (*Les Muets*, T.1962, p.1598). Dans cette nouvelle, le patron se trouve opposé aux quinze ouvriers, contre un groupe d'hommes solidaires qui se révoltent par obstination et par mutisme contre la décision prise. Yvars, le personnage principal, souffre d'une douleur individuelle, parce que la grève l'atteint personnellement. Pourtant, sa souffrance individuelle appartient à une souffrance collective, éprouvée par tous ses collègues. Il leur semble impossible de s'exprimer et leur silence est interprété comme la bouderie, mais "ils ne boudaient pas [...] on leur avait fermé la bouche, c'était à prendre ou à laisser, et [...] la colère et l'impuissance font parfois si mal qu'on ne peut même pas crier" (*Ibid.*, T.1962, p.1605-6). A travers cette journée de silence apparaît la camaraderie et la solidarité entre les hommes, Arabes et Européens. Yvars éprouve une bonne chaleur quand il partage son sandwich avec Saïd. Esposito, l'Espagnol, partage son café avec tous ses camarades, en faisant circuler un verre à moutarde.

Camus décrit brillamment l'atelier en action. Les ouvriers y trouvent un soutien réciproque et sont impliqués dans un rythme collectif, produit par le son des scies et des marteaux: "Tous travaillaient en silence, mais une chaleur, une vie renaissait peu à peu dans l'atelier" (Ibid., T.1962, p.1602). C'est par le travail, le même travail, que les ouvriers se sentent plus proches les uns des autres. La nouvelle *Jonas ou l'artiste au travail*, tirée également de *L'Exil et le Royaume*, traite d'une solidarité destructrice, qui aliène l'artiste de son travail. Nous voulons faire allusion à cette nouvelle afin de comparer deux espèces de solidarité, bien que nous nous rendions compte que *Jonas ou l'artiste au travail* ne traite pas de solidarité parmi des membres du peuple. Les disciples de Jonas, ses critiques, ses nouveaux 'amis', les autres artistes, s'intéressent beaucoup à lui, en exerçant une influence négative sur son travail, la peinture. Cette fausse solidarité finit par ruiner Jonas; sa réputation baisse, on lui apporte des articles réticents, d'autres mauvais, et quelques-uns méchants (T,1962,p.1647). La solidarité destructrice dans *Jonas* s'oppose à la solidarité chaleureuse et constructive dans *Les Muets* où les ouvriers s'entraident afin de fabriquer un produit. À partir de ces exemples que nous donne Camus se dégage le principe fondamental de la solidarité, qui semble être plus forte parmi le peuple que chez les bourgeois. Il est clair que ce principe constitue un élément important dans notre étude de l'image du peuple.

Chez le peuple camusien on retrouve une certaine chaleur fraternelle. Les familles pauvres dans *Le premier homme* partagent les mêmes conditions de vie, mais également les mêmes sentiments: la sécurité de leur foyer familial, la dignité, la survie, la solidarité. Le peuple pauvre est comme 'une tribu' à laquelle on appartient et dont on se sent déraciné et exilé dès qu'on la quitte. Le petit peuple dans *Le premier homme* est décrit de façon réaliste. Il n'y a pas d'idéalisation dans la description du peuple et dans l'image qui en ressort et nous sentons que l'auteur essaie de reconstituer cette vie telle qu'il l'a vécue lui-même. L'image du peuple camusien est peinte sur le vif; elle provient d'une expérience concrète; elle est calquée sur une réalité dont la caractéristique principale est l'authenticité.

Chapitre 2

Le peuple et la pauvreté, la solidarité et la fraternité dans *Le premier homme*.

Le peuple, en tant que classe sociale ou groupe ethnique, est présenté comme collectivité populaire dans *Le premier homme*. En tant que groupe ethnique, le peuple n'est pas discuté ouvertement comme c'est le cas dans les *Chroniques Algériennes*, où l'on parle d'abord des Kabyles et puis des deux autres collectivités algériennes, c'est-à-dire les Arabes et les Français. Dans *Le premier homme*, le peuple est plutôt décrit à travers les récits autobiographiques de Jacques sur sa jeunesse. En tant que classe sociale, la collectivité bourgeoise n'est pas du tout décrite en détail, mais se trouve évoquée par de brèves références. La collectivité populaire, par contre, fait l'objet d'un examen beaucoup plus approfondi. Camus compare ces deux collectivités, par exemple, par les objets, les vases, les coupes et les tableaux que l'on trouve dans les maisons plus fortunées, par rapport à ceux que l'on trouve dans les maisons pauvres: "Chez lui, on disait 'le vase qui est sur la cheminée' [...]. Chez son oncle [de Jacques], au contraire, on faisait admirer le grès flambé des Vosges, on mangeait dans le service de Quimper" (P.H. p.62). Le principe de cette description est la désignation de la classe selon les objets en usage dans le ménage. Les objets reflètent la classe sociale à laquelle les individus appartiennent. Dans les familles pauvres, les objets ne sont pas là pour être admirés, mais pour être utilisés. Ce qui est au-delà du nécessaire ne se trouve pas chez eux, car cela ne sert à rien: "même le superflu était pauvre parce que le superflu n'était jamais utilisé" et "il n'y avait que des objets d'utilité immédiate" (P.H. pp.62 et 186). Dans *Le premier homme*, la richesse se manifeste parfois extérieurement, par exemple les

objets chez son oncle qui témoignent d'une certaine opulence ou les villas embellies d'arbres et de fleurs dans les quartiers aisés.

Dans *Le premier homme* le quartier des pauvres se distingue du quartier élégant par les lignes de tramway. L'on parle des quartiers élégants ou 'des quartiers du haut', en se référant non seulement à leur localisation géographique, mais aussi à leur position plus favorable sur l'échelle sociale, tandis que les quartiers pauvres sont considérés comme 'les bas quartiers', soulignant leur bassesse sociale et leur infériorité. Le quartier pauvre est desservi par les tramways rouges (le rouge est symbole d'interdiction, comme si ce quartier était à éviter pour ceux qui n'y vivent pas, donc les riches), tandis que le quartier riche est desservi par les tramways verts (le vert est symbole de permission, donc on y reçoit le feu vert pour entrer). Il arrive quelques fois (même si c'est rare) que les pauvres entrent dans les quartiers riches ou dans le centre-ville, parce que c'est là que se trouvent les administrations, le lycée, etc. Inversement, les riches ne fréquentent pas les quartiers pauvres, parce qu'il n'y a rien qui les y attire, que ce soit pour les affaires, ou pour les loisirs. L'apparence des deux quartiers est tout à fait différente. Le quartier des pauvres est vieux, poussiéreux et sans arbres, tandis que le quartier des riches est nouveau et embelli de fleurs et d'arbres. La pauvreté est reflétée dans la nudité et la laideur, alors que le luxe d'avoir des fleurs et des arbres dans le quartier riche est synonyme de beauté et d'abondance. Les villas ou les petits immeubles bon marché, selon

le quartier, vont de pair avec les personnes qui les habitent. Tandis que ces deux univers sont séparés l'un de l'autre au niveau de la mentalité, de l'éducation, de la situation et de l'ignorance, donc à un niveau social, ils le sont aussi au niveau physique, c'est-à-dire les maisons et tout ce qui concerne l'apparence des choses physiques et visibles . Cette séparation dans *Le premier homme* est rendue plus évidente par le boulevard aligné de 'superbes' platanes, qui sert de frontière concrète entre ces deux mondes (P.H. p.226). Le boulevard est le symbole de la division claire et nette entre les classes sociales. Il est bien stipulé que l'une des rives du boulevard est longée de villas et l'autre de petits immeubles bon marché. Il sépare le quartier des pauvres où habite la classe ouvrière ou le prolétariat, du quartier des riches où habite la bourgeoisie. Une vraie osmose entre ces deux collectivités se révèle presque impossible. Le boulevard n'est donc pas une 'zone grise', parce que l'interpénétration des deux classes sociales différentes n'a pas vraiment lieu. Jacques et Pierre font exception à la règle, parce qu'ils ont pu franchir la barrière sociale grâce à leur intelligence et leur éducation. Dans *Le premier homme*, Camus prend conscience des distinctions sociales dans la société. Il marque ces différences sociales sans que le prolétariat participe activement à la politique. Si l'on considère le prolétariat du point de vue marxiste, il est au contraire une collectivité révolutionnaire qui a pour but de renverser la domination bourgeoise et de conquérir le pouvoir politique. Le but de Marx dans les révolutions et les luttes, c'est une société sans classes où le régime idéal est basé sur

la propriété collective. Un jour le prolétariat va prendre le pouvoir. Selon Marx, l'homme est né avec la production et avec la société. Les inégalités sociales qu'il subit se cristallisent en antagonismes entre la production et la distribution, qui aboutissent à la lutte des classes. Reprenant l'idée de Marx, Camus peut affirmer par conséquent que ces luttes et ces antagonismes sont les moteurs de l'histoire (*L'Homme Révolté*, E.1965, p.606). Le prolétariat dans *Le premier homme*, par contre, n'est pas une collectivité révolutionnaire qui cherche à améliorer sa condition sociale. Il est politiquement passif et ne tente pas de devenir 'le moteur' de l'histoire. Le prolétariat est plongé dans une espèce de fatalité, qui, apparemment, exclut toute possibilité de sortir de la condition ouvrière: "toujours misérable, ou pauvre" (P.H. p.60).

La mère de Jacques illustre bien cette fatalité : "toute sa vie il l'avait vue retranchée - douce, polie, conciliante, passive même" (Ibid). Elle accepte et se résigne à son existence, parce que la condition ouvrière est un destin sans issue. Elle accepte cette fatalité et se résigne passivement à sa vie pauvre, rendue plus misérable à cause de son infirmité. Ce double malheur de la pauvreté et de l'infirmité renforce la fatalité de son existence. Bien que Jacques soit pauvre, son intelligence farouche et avide lui donne l'opportunité de s'arracher de cette fatalité absolue. De même que dans *Le premier homme*, les prolétaires dans *L'État de Siège* ne se révoltent pas, mais questionnent plutôt l'absurdité de la situation qu'apporte la peste. Quoiqu'ils soient pauvres, ils continuent à pourvoir à

leurs besoins. Camus s'élève dans cette pièce contre l'abstraction et la bureaucratie : "Nous sommes bouchers de père en fils. Et pour abattre les moutons, nous ne nous servons pas d'un certificat" (T.1962, p.232). La boucherie est transmise de père en fils, de génération en génération parce que cela va de soi, sans avoir besoin de passer par les tracasseries administratives. Cette citation souligne la continuité et la stabilité dans les métiers du prolétariat. Le prolétariat est disposé à vivre sous n'importe quel maître, à condition que l'ordre soit juste et raisonnable. Il n'aspire pas à quitter cette vie pauvre, mais exige une existence où "la justice est que les enfants mangent à leur faim et n'aient pas froid [...] Ils n'ont pas besoin d'autres richesses" (Ibid., p.247). Le prolétariat dans *L'État de Siège* se résigne donc aussi à ses conditions de vie et accepte la fatalité de la condition ouvrière. Cependant, si les nécessités élémentaires comme le travail et le pain lui sont enlevées, il s'agite : "La vie a augmenté et les salaires sont devenus insuffisants" (Ibid., p.243). La crainte de perdre le travail et le chômage sont également les raisons pour lesquelles le prolétariat s'inquiète dans *Le premier homme*. Le chômage suscite des désaccords parmi les prolétaires et donc non contre une autre classe sociale. Il semblerait que la seule fois où le mécontentement du prolétariat va plus loin, soit dans *Les Muets*, où il se met en grève.

Ce phénomène de division n'est pas exclusif à Alger, où il y a une division des races, des nationalités et des classes. Ce genre de division existe dans plusieurs contextes et se manifeste

dans diverses sociétés, comme par exemple l'Afrique du Sud et l'Inde. Les divisions en Algérie existent à différents niveaux. Il y a une division des races, c'est-à-dire les divisions entre les Arabes et les Français dans les écoles, une division par rapport aux nationalités, qui souvent ressemble à la division raciale, par exemple les Algériens, les Français, les Espagnols, etc. Il s'agit ici de divisions 'verticales' qui ne tiennent pas compte du statut social. Par contre, la troisième division comprend un clivage social. Selon cette dernière division la différence est 'horizontale', c'est-à-dire entre riches et pauvres, entre fortunés et défavorisés, en termes marxistes, entre bourgeois et prolétariat. *Le premier homme* traite de ces ségrégations évidentes en Algérie que nous avons mentionnées; au niveau social : bourgeoisie-prolétariat; au niveau racial : Arabe-Européen; au niveau religieux : islam-christianisme et au niveau politique : deux nationalismes opposés. Dans *Le premier homme*, la plupart des Arabes en Algérie sont pauvres et se trouvent séparés du quartier riche. Le lycée représente la division entre le quartier arabe et le quartier blanc, mais aussi une division entre l'ignorance des pauvres et la connaissance des riches. L'on trouve un parallèle entre le boulevard et le lycée qui sont tous les deux symboles d'une division entre les classes sociales et raciales. Le lycée tourne le dos à la ville arabe, comme Oran dans *La Peste* tourne le dos à la mer. Cette position du lycée représente un refus d'inclure ceux qui se trouvent derrière lui. Cette image est représentative de l'attitude des Français et des Arabes telle qu'elle est décrite dans *Le premier homme*: ils ne cherchent pas à s'approprier. *Le premier homme*

représente deux univers séparés, les Arabes et les Français. Jacques dit lui-même du peuple arabe : "ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées" (P.H. p.257). Arabes et Français vivent ensemble dans la même ville, la même rue ou le même bâtiment, mais il y a seulement un minimum de contact. Il y a rarement une interaction entre ces deux peuples, mais si cela arrive, cela rend possible la camaraderie ou l'amitié.

Le lycée représente tout d'abord la France, la nation colonisatrice et n'est accessible qu'à ceux qui peuvent se le permettre, à moins de recevoir une bourse. Jacques et son ami Pierre, en raison de leur situation familiale ont droit à une bourse et se trouvent donc dans la position privilégiée de pouvoir aller au lycée. Quoiqu'il y ait des enfants arabes à l'école communale, les lycéens arabes sont l'exception. Puisque c'est une question d'argent, ce ne sont que les fils de notables fortunés qui ont les moyens d'envoyer leurs enfants au lycée. Puisque Jacques et Pierre sont tous les deux boursiers, ils ont aussi droit à un repas, le petit-déjeuner. Il est remarquable que les serveurs sont pour la plupart des garçons arabes, qui s'opposent aux autres garçons qui ont la possibilité de recevoir une bonne éducation (P.H. p.203). Le lycée fait donc non seulement la différence entre les classes sociales, mais aussi entre les races: "les frontières entre les classes étaient moins marquées qu'entre les races" (P.H pp.186-7). À la même page Camus observe que l'exclusion des enfants arabes du lycée accentue leur amertume, parce qu'ils souffrent d'une double discrimination,

raciale et sociale: "Si les enfants avaient été arabes, leur sentiment eût été plus douloureux et plus amer" (Ibid).

Il est vrai que la plupart des Arabes sont pauvres, mais il y a aussi des quartiers 'blancs' et 'pauvres', et c'est précisément de là que viennent Jacques et Pierre. La société est stratifiée selon les races, mais aussi selon les niveaux de vie. *Le premier homme* ne cesse de décrire la pauvreté des deux familles (surtout celle de Jacques) qui vivent une vie uniforme et grise. Les pauvres font face à la vie en travaillant jour après jour, sans répit, pour finalement mourir : "Le temps perdu ne se trouve que chez les riches. Pour les pauvres il marque seulement les traces vagues du chemin de la mort" (P.H. p.79). Chez les pauvres le parcours de la vie est vague et monotone sans qu'aucun incident extraordinaire ne brise cette uniformité ennuyeuse : "il fallait remonter dans le temps à travers une mémoire enténébrée, rien n'était sûr" (P.H. p.79). La vie des pauvres est marquée par la monotonie et l'ennui. Il est à noter cependant qu'il s'agit d'un ennui et d'une monotonie dont le peuple ne se rend généralement pas compte. C'est un ennui qui est devenu presque métaphysique dans le sens qu'il obnubile toute autre perspective.

Du moment que Jacques et Pierre vont au lycée et qu'ils se mêlent à des enfants de familles aisées, ils ressentent la séparation entre leur monde ignorant, infirme et illettré et le monde riche, instruit et bien informé. Pourtant, les deux garçons ne se sentent pas inférieurs aux autres, parce que les

différences possibles concernant l'apparence sont abolies par les tabliers semblables. Grâce à la formation solide qu'ils ont reçue à la communale (surtout par M. Germain), les différences extérieures ainsi que les différences intellectuelles et mentales sont abolies : "Les seules rivalités étaient celles de l'intelligence pendant les cours et de l'agilité physique pendant les jeux" (P.H. p.204). Les deux personnages qui représentent la bourgeoisie sont l'oncle Acault de Jacques, le boucher (P.H. p.62), et Georges Didier, un jeune métropolitain qui se trouve dans la même classe de français que Jacques au lycée: "C'est avec Didier que Jacques comprit ce qu'était une famille française moyenne" (P.H. p.190). Avec Didier, deux mondes s'opposent, celui d'une famille française moyenne, où l'on a des repères dans le passé et dans l'histoire de la famille, et celui d'une famille d'immigrants pauvres en Algérie, une famille sans passé. C'est avec Didier que Jacques apprend les termes nationalistes, comme 'la patrie' et 'les devoirs', quand ils parlent de la France. Jacques est attiré par ce garçon, parce qu'il représente un monde inconnu, un certain exotisme qui s'oppose à la banalité de sa vie. Il est intéressé par l'inconnu et essaie de s'y initier en montrant une soif d'apprendre et de connaître. Quoiqu'il soit attiré par l' 'étrangeté exotique' de Didier, il reste tout de même attaché en réalité à celui qui lui ressemble le plus et qui est Pierre : "frères par l'origine et le destin" (P.H. p.131). Il est toujours difficile de se détacher d'un monde familier et même si on y arrive, grâce à l'aide d'un instituteur et d'une institution (le lycée), on est à jamais lié à cette existence, à travers la vie jusqu'à la mort. En grandissant, Jacques

comprend qu'il ne se débarrassera jamais de sa condition de pauvre, même en acquérant les biens de ce monde. Camus lui-même est un exemple de la condition pauvre indélébile. Dans la Préface de *L'Envers et l'Endroit*, Camus admet qu'il est "né pauvre, dans un quartier ouvrier" et qu'il "[a] appris [...] une vérité qui [l'] a toujours poussé à recevoir les signes du confort ou de l'installation, avec ironie, impatience, et quelquefois avec fureur [...] le bonheur dit bourgeois m'ennuie et m'effraie" (E. 1965, p.7-8). Cette 'condition de pauvre' est la condition humaine entière du pauvre. C'est sa mentalité, sa vision du monde, ses relations avec autrui et la situation matérielle dans laquelle il se trouve. Ceci est un principe général pour la collectivité populaire chez Camus, parce qu'il est impossible d'oublier son passé, ses racines et ses origines. Même si on arrive à s'améliorer matériellement, dans la transition de la pauvreté à un environnement plus aisé, on garde cette attitude de 'pauvre' toute la vie. On la porte en soi et on ne peut renier cette pauvreté.

Georges Didier, qui est issu d'une famille moyenne, s'oppose donc à Pierre et à Jacques, qui sont issus d'une classe sociale moins élevée. Il est rare aussi que ces deux mondes se croisent en dehors du lycée. Dès qu'ils quittent les classes ils vont chacun de son côté: "ce quartier lointain où il n'y avait aucune chance qu'un professeur de lycée s'installât [...] ils ne rencontreraient jamais personne, ni professeurs ni élèves" (P.H. p.204). Jacques et Pierre souffrent d'une double séparation. Lorsqu'ils arrivent chez eux, ils ne peuvent parler à leur

famille de ce qu'ils ont vécu à l'école : "ce que Jacques ramenait du lycée était inassimilable" (P.H. p.186). Jacques exprime ceci ni avec amertume ni avec reproche, mais plutôt avec tristesse et pitié pour une famille qui est condamnée à la pauvreté. La pauvreté est un état d'où l'on ne sort pas facilement : "la pauvreté ne [se] choisit pas, mais elle peut se garder" (P.H. p.67). Le verbe 'se garder' est un mot-clef qui pourrait évoquer la fatalité de la pauvreté, la fierté peut-être d'être pauvre ou une espèce de 'sécurité' à rebours d'être quelque chose qui ne peut pas changer. Les pauvres vivent toujours dans la crainte de perdre le peu qu'ils possèdent et s'attachent à cela. Ils vivent aussi dans la crainte de ce qui pourrait arriver le lendemain, et doivent donc conserver et épargner ce qu'ils ont. Le principe qui est mis en évidence ici, est que les pauvres souffrent d'un sentiment d'insécurité. Il existe plusieurs références à travers l'oeuvre de Camus où le peuple valorise ce qu'il possède en appliquant toujours le critère du bon sens. Dans *L'État de Siège*, le peuple est représenté par l'intermédiaire du 'pêcheur', de 'la femme' ou d'un 'homme'. En se rendant compte qu'il doit fuir les conditions totalitaires qu'introduit la Peste, le peuple emporte avec lui des choses simples: "Vite, prends ce qu'il faut, le matelas et la cage des oiseaux! N'oublie pas le collier du chien. Le pot de menthe fraîche aussi. Nous en mâcherons jusqu'à la mer" (T. 1962, p.225). Le peuple a les pieds sur terre.

Le peuple semble avoir peur de l'imprévisible et de l'inconnu. Son environnement est limité par les objets et les personnes qui l'entourent. L'on constate dans *Le premier homme*

que dès l'instant où cet environnement est menacé, les pauvres ont peur et s'y accrochent. C'est pour cette raison que l'oncle Ernest se dispute avec un certain monsieur Antoine, marchand de poissons maltais au marché et soupirant de la mère de Jacques pendant un certain moment. Ernest a peur que sa soeur soit enlevée de son environnement familial pour aller vivre ailleurs dans un monde inconnu. L'oncle agit comme protecteur et témoigne un 'attachement quasi animal' pour les membres de sa famille, "parce qu'ils [sont] chacun pour l'autre les représentants de la nécessité besogneuse et cruelle où ils [vivent]" (P.H. p.118). La pauvreté renforce les sentiments protecteurs, parce que les pauvres se méfient de l'étranger, de l'inconnu, de la nouveauté. Ce principe est clairement illustré avec les visites d'Antoine. Antoine commence à rendre visite régulièrement à Catherine Cormery. Cette intrusion est vue comme une menace par Ernest et la grand-mère et cette fréquentation prend fin. Catherine, qui avait commencé à s'habiller plus coquettement retombe dans sa torpeur et sa vie monotone, sans aucune distraction: "installée pour toujours maintenant dans la pauvreté, la solitude et la vieillesse à venir" (Ibid.). 'Pour toujours' souligne la fatalité chez les pauvres. Selon Camus, le peuple est victime de sa condition et n'aspire pas à atteindre une meilleure situation. Le peuple camusien ne songe pas à la révolution, mais demeure satisfait du moment qu'il a du travail et de la nourriture. Le prolétariat révolutionnaire de Marx, par contre, s'oppose au prolétariat passif de Camus, parce qu'il croit en sa victoire inéluctable. Camus s'oppose au marxisme bien qu'il en sort un héritier. Il y a donc un certain paradoxe qui subsiste dans la

pensée camusienne. C'est intéressant en vertu des rapports entre Camus et le communisme puisque ce dernier s'est éloigné des thèses communistes après s'y être intéressé dans sa jeunesse. Dans la famille ouvrière de Jacques, "personne n'avait jamais pensé qu'il y eût d'autres voies que le travail le plus rude pour acquérir l'argent nécessaire à la vie" (P.H. p.86). Sa famille se résigne et accepte la fatalité de la vie ouvrière, c'est-à-dire le travail dur et le souci d'avoir à trouver l'argent. L'incident des deux francs, que Jacques vole 'au travail des siens', souligne le besoin désespéré et élémentaire d'argent: "la nécessité terrible qui faisait que dans cette maison deux francs étaient une somme" (P.H. p.87).

De même que l'oncle Ernest, la mère de Jacques éprouve également la crainte envers l'inconnu. Jacques s'en aperçoit dès qu'il est au lycée. Il remarque la distance croissante entre sa famille et lui, comme quand il demande à sa mère ce que veut dire 'la patrie' : "elle avait eu l'air effrayé comme chaque fois qu'elle ne comprenait pas" (P.H. p.191). La mère de Jacques éprouve à la fois une crainte face à l'inconnu et une crainte de paraître ignorante devant son fils. L'incompréhension et l'ignorance rendent les pauvres plus vulnérables. C'est comme s'ils vivaient dans un univers isolé du reste du monde. Ils se sentent protégés dans les limites de cet univers et n'ont pas de désir ou de force de s'en sortir. Il ne faut pas oublier que la mère de Jacques et l'oncle Ernest sont des personnes qui travaillent dur pour des salaires misérables et ils n'ont donc plus la force de lutter pour leur existence. Ils se résignent et

deviennent indifférents. Ils ne vivent pas, ils existent simplement au jour le jour. Plus tard, quand la mère de Jacques est à la retraite, elle n'a toujours pas le désir de quitter son quartier familial pour aller rejoindre son fils en France. La France pour elle est 'un lieu obscur' (P.H. p.68), dont elle a peur. Sa vie se limite aux habitudes quotidiennes et à la monotonie et elle s'y résigne complètement : "maintenant je suis trop vieille. Je veux rester chez nous" (P.H. p.76). A force d'avoir vécu toute sa vie en Algérie, la mère de Jacques revendique le droit de la résidence. Elle n'a jamais vécu ailleurs, donc la question de quitter l'Algérie n'est pas soulevée chez elle. Chez Camus, la collectivité populaire est abrutie et démoralisée par la misère. Les membres de la famille de Jacques sont condamnés à leur niveau de vie, parce qu'ils n'ont pas la capacité de le changer. Pendant l'été en Algérie, les gens aisés et les fonctionnaires ont les moyens de rentrer en France pour se 'refaire dans le bon air'. Les quartiers pauvres, par contre, ne changent strictement rien à leur vie (P.H. p.237). Les pauvres travaillent sans répit, sans pouvoir s'enfuir de la terrible canicule qui "rend fou presque tout le monde" (P.H. p.239). Cet exemple renforce le principe de la fatalité chez les pauvres. Pour les ouvriers du *Premier homme* la possibilité de s'échapper à la condition misérable est très mince. Dans un sens les pauvres souffrent de leur misère, mais n'en sont pourtant pas pleinement conscients. La mère de Jacques, par exemple, a vécu dans la pauvreté dès sa naissance; c'est comme si la pauvreté était devenue une habitude dont elle n'arrive pas à se débarrasser. Il semble que seul le père de

Jacques soit conscient de sa condition : "J'ai l'habitude des coups durs" (P.H. p.20). Il reconnaît que sa vie n'est pas une partie de plaisirs.

La grand-mère se fait aussi une idée obscure et un peu effrayante du lycée, "comme d'un lieu où il fallait travailler dix fois plus qu'à l'école communale" (P.H. p.155). Les seules fois que les deux femmes se rendent à ce 'lieu obscur', sont pour la distribution des prix, pour laquelle elles sont endimanchées.* Les deux femmes se sentent totalement dépaysées. Surtout la mère de Jacques ne se sent pas confortable dans ce milieu, et ne cesse de vérifier "tout le long du trajet l'assise du chapeau ou la tombée de ses bas" (P.H. p.231). Elle n'est pas à son aise et se détache complètement des événements de la journée : "Catherine Cormery écoutait sans entendre, mais sans jamais manifester d'impatience ni de lassitude" (P.H. p.232). La grand-mère s'oppose à sa fille, parce qu'elle semble pouvoir mieux gérer cette situation, non pas parce qu'elle serait moins pauvre que sa fille, mais parce qu'elle n'est pas infirme et parce qu'elle possède une certaine fierté : "la grand-mère marchait droit et fièrement" (P.H. p.231). La mère et la grand-mère mettent leur unique tenue du dimanche pour cette journée importante, "les seuls souliers à talons demi-hauts qu'elle possédât" (P.H.p.230).

* Note: Il est à noter que le personnage officiel qui prend la parole lors de la distribution des prix est M. Roger Noiville, Agrégé en Latin et Grammaire Française, parrain du Prof. P.L-M. Fein, chef du Département de Français à Rhodes University. Cette information lui est parvenue par Mme Florence Noiville, petite fille de Roger Noiville.

Cette citation souligne certains aspects de la condition ouvrière, c'est-à-dire, l'idée de l'utilitaire. Le peuple ne voit pas au-delà de ce qui est immédiatement utile. Cela se rattache à la tentative parfois désespérée de survie parmi les pauvres dans *L'État de Siège*, qui n'ont pas le loisir de contempler autre chose que leur situation actuelle. Cependant, la pauvreté n'est pas visible à travers les vêtements ce jour-là, mais elle est évidente dans la façon dont les pauvres utilisent leur temps: "les Cormery étant naturellement largement en avance, comme le sont toujours les pauvres qui ont peu d'obligations sociales et de plaisirs, et qui craignent de n'y être point exacts" (P.H. p.231).

Le thème de la crainte face à l'inconnu trouve son écho dans une oeuvre que Camus a beaucoup admirée à cause de sa thématique, de son honnêteté et de son style pudique. *La maison du peuple* de Louis Guilloux est également une oeuvre basée sur l'autobiographie et une enfance pauvre. La Révolution des ouvriers dans cette oeuvre, qui demandent 'du pain pour tous', des écoles et des maisons ouvrières, représente pour Marie, la mère de Guilloux, le malheur, de nouveaux tracasseries et la misère. Elle a peur de l'inconnu et s'accroche au familier, même s'il est misérable. Il est peu probable, néanmoins, que les pauvres, en tant que groupe, ne souhaitent pas l'amélioration de leur condition. Le fait même de se trouver en groupe les rend plus puissants et inculque chez eux un courage qui est invincible. C'est la solidarité des ouvriers qui a fait le succès de leur révolution au début du siècle. Notons cependant que *Le premier*

homme n'est pas une oeuvre militante et ne traite pas d'une révolution socialiste, mais d'un témoignage de la vie des pauvres en Algérie, et plus spécifiquement la famille de Jacques. *Le premier homme* est un récit de famille et un récit de l'enfance de Jacques, et n'est donc pas une oeuvre à portée politique. Certaines tensions raciales et sociales sont suggérées dans *Le premier homme*. Ces questions peuvent faire l'objet d'une étude politique que nous faisons dans un chapitre suivant, mais qui, en réalité, ne font pas partie de l'action principale.

L'idée que les pauvres, représentés par les membres de sa famille, vivent d'après une éthique du travail qui ne laisse pas de place aux loisirs, est un autre principe dominant de cette oeuvre de Camus. L'ouvrier est esclave du travail par une espèce de lien fatal dont il ne peut s'échapper (sauf peut-être en cas exceptionnel). Dans une famille ouvrière, le travail le plus rude est la seule façon d'acquérir l'argent nécessaire à la survie. De 'prendre' une pièce de deux francs, comme le fait Jacques, exclut la possibilité d'acheter ce dont la famille a besoin et souligne cruellement le désespoir de la pauvreté de sa famille. Camus retrouve Guilloux qui parle de la nécessité du travail quand on est pauvre. Dans *La maison du peuple*, oeuvre socialiste, le travail représente non seulement la nécessité, mais aussi le bonheur, parce que le travail rapporte de l'argent : "Le travail ne se refuse jamais. Il faut le prendre comme il se donne et bien heureux quand on en a" (Guilloux, 1953, p.92). Puisque l'argent représente un besoin élémentaire, il est impossible aux pauvres de se reposer ou de prendre des vacances. Les pauvres ne prennent

jamais de vacances, parce qu'ils travaillent sans relâche. La mère de Jacques, comme domestique, ne travaille pour aucune entreprise et ne profite donc pas des avantages supplémentaires qui ont été obtenus par les syndicats dans l'intérêt des ouvriers. De ce fait, s'il y a des jours où elle ne peut pas travailler pour cause de maladie, elle perd la paie de ces journées-là. Les femmes travaillent sans trêve. Les hommes, qui eux aussi travaillent sans répit, ont un seul moyen d'échapper au travail et de se reposer : l'accident de travail. Ils peuvent seulement en profiter quand ils sont employés par des entreprises qui les assurent contre ce genre de risques : "leurs vacances passaient par l'hôpital ou le médecin" (P.H. p.236). Ils ne peuvent pas se permettre de prendre des vacances, parce que "le repos [signifie] pour eux tous des repas plus légers" (Ibid.). C'est donc la survie qui compte chez les pauvres, qui sont obligés de sacrifier leur repos et leurs loisirs pour leurs repas. La grand-mère en fait écho un peu plus loin, "je n'ai jamais eu de vacances, moi" et estime qu'il est temps que Jacques aille travailler pendant ses vacances scolaires; elle considère que 'ne rien faire' est 'du temps perdu' (P.H. p.240). La classe ouvrière dans *Le premier homme* mène une vie dure, mais reste toujours optimiste. Nous pouvons citer Mme Catherine Camus, fille d'Albert Camus, elle met l'accent sur la pauvreté de l'enfance de son père, mais ajoute en même temps qu'elle n'était pas misérable (Le Français dans le Monde, Vidéo 1994). Toute l'ambiance dans la famille Cormery est toute autre que l'ambiance de bassesse, de rapacité et d'avarice, que l'on peut voir par exemple dans *La Sauvage* d'Anouilh. Chez Anouilh, la misère est

une fatalité étouffante. L'attitude des pauvres chez Anouilh est pessimiste, parce qu'ils ne peuvent se sortir de leur situation minable. Les pauvres sont décrits de façon sinistre. Cela crée un état d'esprit chez eux, par exemple l'avarice, la malhonnêteté, l'égoïsme et la dramatisation de soi, qui n'existe pas vraiment chez Camus. *La Sauvage* souligne ces vices chez le père de Thérèse, Monsieur Tarde, qui épuise les provisions de cigares et de liqueurs de Florent, et qui se comporte de façon inacceptable. Chez Camus, il n'y a pas de misère en tant que telle, mais de la pauvreté. Il y a une acceptation de leur condition. Les pauvres se résignent, avec un certain optimisme, à se contenter par exemple, de la joie de la chasse et des baignades. Ceci est surtout le cas chez les hommes, moins chez les femmes. Le monde de Camus est masculin; pourtant, il y a de la sympathie pour la femme qui joue souvent le rôle de protectrice (la mère) ou de compagne (Marie). Camus éprouve une compassion sous-jacente pour la femme, sans la placer dans l'action principale, comme nous pouvons le constater par exemple avec la mère et la grand-mère dans *Le premier homme*.

Dans *Le premier homme* le travail auquel les ouvriers sont astreints, crée une espèce d'abrutissement qui ne permet guère de loisirs dans leurs vies. La mère de Jacques, par exemple, ne prend jamais plaisir à la vie et même quand les soeurs de la grand-mère rendent visite, elle se met toujours à l'écart. Les visites de famille sont normalement un passe-temps qui occupent la société ouvrière le dimanche dans *Le premier homme*, le seul jour de repos de la semaine. Les seuls qui semblent jouir de ces

moments de plaisir dans *Le premier homme* sont l'oncle Ernest, Jacques et la grand-mère, parce qu'ils se créent des plaisirs. C'est par l'imagination et la création qu'ils y arrivent. L'oncle Ernest prend plaisir à la vie, "car sa richesse d'imagination compensait ses ignorances" (P.H. p.95). Jacques et ses amis s'amusent aussi en inventant des jeux : la canette vinga - une sorte de tennis du pauvre, le football, les baignades, les jeux dans les caves de l'immeuble et dans les jardins. La grand-mère se crée des loisirs en convoquant ses petits-enfants pour un concert improvisé de violon et de chant, ou elle emmène Jacques au cinéma pour qu'il lui lise le texte dans les films muets. La mère de Jacques ne se crée aucun plaisir, mais c'est par lassitude, fatigue et indifférence.

Ce que font les pauvres pendant leur temps libre est souvent considéré comme des coutumes étranges aux yeux de ceux qui sont plus aisés. Il ne faut pas oublier que leurs coutumes sont telles à cause de leur situation familiale. Par manque d'argent, les pauvres sont limités dans leurs mouvements. Pourtant, dans *Le premier homme*, les pauvres peuvent se réjouir grâce à la nature. Les aventures de Jacques qui part nager et chasser avec son oncle Ernest montrent la possibilité de se divertir sans argent (la mer est gratuite) ou avec le moins d'argent possible : "Malgré son dur métier de tonnelier, il aimait nager et chasser" (P.H. p.96). Malgré son infirmité (il s'exprime par onomatopées et par gestes), Ernest est adoré de ses camarades pour sa bonne humeur et sa générosité. Il prend plaisir à la compagnie de ses amis et se trouve souvent chez Gaby, au café. Il semble que les

sentiments chaleureux de la fraternité se trouvent plus chez les hommes que chez les femmes. Après leur journée de travail, les hommes sont au moins libres de profiter des quelques heures qui leur restent en compagnie de leurs camarades, tandis que les femmes se rendent immédiatement chez elles pour faire le repas et le ménage. La fraternité est définie dans le Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse (1983), comme 'le lien qui existe entre les personnes appartenant à la même organisation, au même milieu, qui participent au même idéal'. Le sentiment produit par ce lien est la camaraderie. Hommes et femmes dans *Le premier homme* appartiennent à la même collectivité populaire, le prolétariat, et partagent donc les mêmes épreuves dures qu'implique la condition ouvrière. Pourtant, hommes et femmes ne partagent pas vraiment les loisirs, parce qu'ils ont des intérêts différents. La femme semble avoir plus d'obligations sociales qui la retiennent à la maison que l'homme: les enfants et le ménage. Il semblerait également qu'il y ait une solidarité plus profonde chez les hommes que chez les femmes, pour lesquelles Camus éprouve de la compassion. La femme dans *Le premier homme* semble être opprimée, douce, conciliante, soumise et discrète. Camus décrit sa mère avec tristesse : "toute la misère et la lassitude du monde s'étaient peintes sur son visage" (P.H. p.116). La femme arabe voilée se trouve comme la mère de Jacques dans une position de soumission et de servitude à l'homme. Cette soumission est soulignée par "leurs beaux yeux sensuels et doux" (P.H. p.257). La grand-mère est la seule femme dans *Le premier homme* qui n'entre pas dans ces descriptions. Elle est autoritaire, dure, froide, dominante et presque antipathique.

La journée de chasse que Jacques partage avec son oncle et ses camarades, tous tonneliers ou ouvriers du port et des chemins de fer, est un excellent exemple de camaraderie et de fraternité, que l'on retrouve surtout chez le peuple ouvrier et 'simple'. Cette même fraternité transparaît dans la nouvelle *Les Muets*, qui est basée sur le fait autobiographique de la tonnellerie où travaille l'oncle de Camus. Pendant la journée de chasse, les hommes partagent leurs provisions et jouissent ensemble des éléments de la nature : la source où ils remplissent leur gobelets de métal, l'immense plateau couvert de chênes nains et de genévriers. Mais le plus important c'est qu'ils partagent leurs expériences et leurs sentiments, ce qui consolide l'amitié et la fraternité chaleureuse qui les lient. Jacques estime que "dans ces dimanches, il apprit que la compagnie des hommes était bonne et pouvait nourrir le coeur" (P.H. p.103). A plusieurs reprises dans *Le premier homme*, Jacques décrit ce qu'ils ressent, en rapport avec le coeur, siège des sentiments et des passions. Ce qu'il a vécu avec son oncle pendant la journée de chasse nourrit les sentiments de fraternité et d'amitié dans le coeur et le rendent irrévocablement heureux. Ailleurs dans le roman, il parle de son 'coeur serré', surtout quand il s'agit de sa mère. A ces moments-là, il se sent triste et malheureux de voir sa mère vivre une existence monotone, n'ayant ni la capacité de s'exprimer ni de participer à la vie. Jacques éprouve du chagrin et de l'angoisse. En plus, il ne l'a jamais vue rire de tout son coeur.

Jacques éprouve également de la joie quand il se trouve en compagnie des collègues de l'oncle Ernest dans l'atelier.

L'appréciation de la compagnie et de la fraternité entre les tonneliers trouve son écho dans la façon dont résonnent les marteaux : "Quand il [Jacques] arrivait dans l'atelier au milieu du vacarme des marteaux, il était accueilli par une salutation joyeuse, et la danse des marteaux reprenait" (P.H. p.119). Peut-être retrouve-t-on une touche de romantisation dans cette image. Cependant, le vacarme produit par les marteaux représente le 'vrai' travail collectif. Le 'vrai' travail pour Camus constitue les efforts physiques collectifs de chaque tonnelier afin de produire un baril. Camus respecte le travail manuel et l'artisanat. De ce point de vue, Camus va dans le même sens que les thèses marxistes qui estiment que le travail manuel est aussi important que le travail intellectuel. Après l'échec de la grève des tonneliers dans *Les Muets*, les ouvriers se sentent toujours aussi solidaires qu'avant la grève et retrouvent la chaleur et une certaine vitalité en travaillant. La fraternité et la solidarité sont très importants chez les ouvriers parce qu'ils y puisent un soutien mutuel. Ces sentiments pour la collectivité populaire ne sont ni romantisés, ni idéalisés, mais sont au contraire bien réels et naturels. Dans *Le premier homme*, ce que le peuple ou la famille de Jacques fait est décrit de façon réaliste. Le peuple est décrit à travers ses occupations quotidiennes, sans jamais être idéalisé ou faire l'objet d'un portrait larmoyant. *Le premier homme* est un aveu sur les conditions de l'enfance pauvre de Jacques et témoigne des sentiments réels qu'il ressent. Le ton du *Premier homme* suggère que Camus ne ment pas au sujet de ses sentiments, et ne les décrit pas pour solliciter de la pitié. Ce qu'il fait, ce qu'il

devient et ce qu'il est, il le doit aux siens et à son enfance. Camus est convaincu qu'un témoignage du passé ne peut être qu'honnête, "la grande tâche de l'homme est de ne pas servir le mensonge". Rappelons à ce sujet une phrase intéressante de notre auteur qui déclare que "l'oeuvre est un aveu" (Viallaneix, 1973, p.41 et 51). C'est sans doute ce qu'il envisage en écrivant *Le premier homme*. Puisque Camus a toujours montré une pudeur (qui vient de l'incapacité de communiquer avec les siens) dans toutes ses oeuvres précédentes, *Le premier homme* se trouve hors de cette lignée. Pour la première fois, il ressent la nécessité de tout dire sur sa famille. Ce faisant, il sait qu'il risque de devenir un homme 'monstrueux et bavard' : "Je vais raconter l'histoire d'un monstre" et "tranquillement monstrueux" (P.H. p.300 et 308). Il ne met pas en doute l'ambiguïté qui s'attache à tout témoignage quant à son objectivité. L'aspect le plus important de son témoignage est de rendre hommage aux siens et de situer les épisodes autobiographiques de son enfance en relation avec sa famille pauvre. Ces épisodes autobiographiques sont liés à des détails romanesques. Il peut relater en toute vérité ce dont il se souvient de son enfance et de sa jeunesse . Les autres données lui ont été fournies par sa mère, par son oncle et par sa grand-mère et par d'autres personnes qui ont connu son père, Lucien Cormery (Camus). Ces personnes sont Levesque, un instituteur qui avait connu Lucien Cormery lors de la Guerre au Maroc en 1905; Veillard, un fermier qui habite la maison à Mondovi où Jacques est né; le docteur qui l'avait mis au monde et Tamzal, le gardien d'une des fermes de Saint-Apôtre. Ce qu'il apprend d'autrui est par ouï-dire. Ce qu'il apprend chez sa famille et surtout chez

sa mère est enténébré par l'oubli, l'ignorance et la pauvreté. Il y a peu de repères chez les pauvres, car, à cause de l'analphabétisme et de l'anonymat, aucun fait de leur passé est enregistré : "La mémoire des pauvres déjà est moins nourrie que celle des riches, elle a moins de repères dans l'espace puisqu'ils quittent rarement le lieu où ils vivent, moins de repères aussi dans le temps d'une vie uniforme et grise" (P.H. p.79). Le monde riche instruit s'oppose au monde pauvre illettré.

Dans *Le premier homme*, l'attitude du peuple à l'égard de l'éducation semble reposer sur deux principes, c'est-à-dire la méfiance et le sacrifice. Le peuple se méfie parce qu'il a des préjugés contre tout ce qu'il ne connaît pas. De même que la mère de Jacques qui se représente la France comme 'un lieu obscur' (P.H. p.68), la grand-mère imagine le lycée comme un endroit mystérieux et obscur. La famille de Jacques se sacrifie pour qu'il puisse aller au lycée. Normalement, l'éducation chez les pauvres s'arrête après la communale, et c'est à ce moment-là que les enfants commencent un l'apprentissage, pour qu'ils puissent apporter un salaire à la maison. Toute la famille vit des fonds communs et envoyer Jacques au lycée implique un salaire de moins. Quoique la famille soit pauvre, elle est prête à faire une concession, même si ce n'est pourtant pas toujours de bonne grâce. L'oncle et la mère de Jacques acceptent tout simplement qu'il aille au lycée. La générosité de l'oncle est mentionnée, puisque ce dernier met de l'argent de côté et le donne à Jacques (P.H. p.98). Il semble que la grand-mère ait consenti à ce que Jacques poursuive ses études parce que M. Germain est venu le lui

demander. Elle n'a pu refuser à cause d'une part de la logique de l'argument de M. Germain et, d'autre part, d'une certaine fierté qui se manifeste de temps à autre chez elle. Il semble que la grand-mère ne révèle qu'une seule fois un côté humain et compatissant de son caractère : "elle lui serrait la main très fort, avec une sorte de tendresse désespérée" et elle "le regardait avec un mélange de tristesse et de fierté" (P.H. p.153). A part cela, elle ne cesse d'insister sur "les futurs sacrifices que la famille consentirait pour son éducation" (P.H. p.157) et admet "que, pour un bénéfice plus grand, son petit-fils pendant quelques années ne rapporte pas d'argent à la maison" (P.H. p.240). C'est surtout elle qui est coupable d'une fausse 'bonne grâce'. Pourtant, c'est grâce aux transformations sociales dans la Métropole dès la fin du XIXe siècle que les enfants ont la possibilité d'aller à l'école. La collectivité populaire à cette époque avait exigé des changements pour l'amélioration de leur situation sociale. Le peuple se rendait compte que l'éducation de ses enfants était une priorité et qu'elle était le seul moyen de s'élever de cette existence pauvre. Alors qu'auparavant l'éducation était réservée à la bourgeoisie, elle est désormais mise à portée du peuple entier. Les socialistes et les marxistes ont tenté d'améliorer la condition du peuple, à cause de leur misère et par le fait que le peuple était incapable de s'améliorer, dans le but que le peuple renverse le pouvoir. Le peuple avait exigé des améliorations parce qu'il était conscient de sa pauvreté. Avec la scolarisation se développent les syndicats, les grèves et une évolution législative pour le peuple, c'est-à-dire de meilleures conditions de travail. Le

développement des idées socialistes trouve son écho dans la littérature, et le peuple devient un thème populaire, avec entre autres Eugène Dabit, Louis Aragon, Jean Giono, Louis Guilloux: "Instruire le peuple, c'est consolider la démocratie" (Wolf, 1990, p.23).

La collectivité populaire dans *Le premier homme* n'engendre pas de révolution, mais profite des conséquences des transformations sociales. Cette collectivité est surtout identifiée par sa pauvreté et sa misère. En tant qu'écrivain, Camus se trouve dans une position privilégiée, parce qu'il a lui-même connu cette condition: "La pauvreté [...] laisse à ceux qui l'ont vécue une intolérance qui supporte mal qu'on parle d'un certain dénuement autrement qu'en connaissance de cause" (Guilloux, 1953, p.13). Camus dit dans la Préface de *La maison du peuple* que ce sentiment est partagé par tous les écrivains qui ont souffert d'une enfance pauvre. Il faut tout de même préciser que Camus n'a pas traité plus loin le sujet. Selon Emmanuel Roblès, Camus n'avait fait qu'une seule allusion à son enfance pauvre. Camus dit encore que "je n'ai pas appris la liberté dans Marx. Il est vrai, je l'ai apprise dans la misère. Mais la plupart d'entre vous ne savent pas ce que ce mot veut dire. Je parle justement de ceux qui ont partagé cette misère avec moi" (*Actuelles I*, E.1965, p.357). Dans ses *Chroniques Algériennes*, Camus critique les écrivains bourgeois qui traitent le thème du peuple, en étant confortablement assis dans leur fauteuil. Pour pouvoir donner un témoignage objectif et honnête, il faut en avoir fait l'expérience soi-même avant de commenter. Camus les

invite à sortir de leur tour d'ivoire et "de prendre conscience de la valeur artistique propre à toute littérature de masse [...] Le sens de la beauté étant inséparable d'un certain sens de l'humanité" (*Albert Camus et le Théâtre*, T.1962, p.1690). Ce qu'il leur reproche c'est qu'ils considèrent le prolétariat comme une tribu aux coutumes étranges. S'ils les décrivent comme étranges, c'est qu'ils sont ignorants et qu'ils ne font pas d'efforts pour se renseigner. Camus nous éclaire dans *Le premier homme* sur les coutumes étranges de sa famille, en fournissant un exemple de ce qu'est la vie du peuple qui affronte la misère et le manque de ressources. Dans son introduction à *Camus : A Collection of Critical Essays*, Mme Germaine Brée attire l'attention sur le fait que Camus se sentait comme un 'fils des Grecs'. De même que pour les Grecs, Camus considérerait "la conception de beauté comme étant sortie de la douleur" (Brée, 1962, p.7-8). Camus est un fils du peuple, il a connu la douleur en ayant vécu dans la pauvreté. Il n'a jamais été gêné par un sentiment obsessif de limitation ou de honte comme Sartre, qui voulait absolument se distancier de la bourgeoisie à l'époque 'des masses'. Camus a toujours pris position activement et a agi directement en ce qui concerne les questions politiques, comme par exemple avec sa trêve civile en Alger, 22 janvier 1956. Lors de cette conférence prononcée à Alger, Camus s'adresse aux deux camps, Français et Arabes, pour leur demander d'accepter une trêve qui concerne les civils innocents. Il plaide pour que la population civile soit, en toute occasion, respectée et protégée. Il souhaite aussi que les deux partis préparent un climat plus favorable à une discussion raisonnable, afin de résoudre les

conflits. Camus prend position face au malheur algérien, qu'il éprouve comme une tragédie personnelle, d'un point de vue humanitaire (*Appel pour une trêve civile en Algérie*, E. 1965, pp.989-999). Sartre, par contre, qui parlait souvent d'engagement, arrivait plus difficilement à prendre des décisions d'une manière pragmatique afin de passer à l'action. Ce que Camus a vécu lui-même apparaît dans sa vie d'écrivain : "Chaque artiste garde, ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit" (*L'Envers et l'Endroit*, E.1965, p.5). Il s'est toujours montré solidaire envers le peuple qui avait besoin de son aide.

Jacques donc, ne reproche jamais aux siens d'avoir vécu une enfance pauvre. S'il en parle, c'est avec des souvenirs chaleureux et élogieux et peut "revenir à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre" (P.H. p.44). Ce n'est pas la première fois que Camus parle en ces termes de sa pauvreté. La Préface à *L'Envers et l'Endroit*, évoque les sentiments de jeunesse. Il admet qu'il est impossible de renoncer à l'enfance. Il avoue dans une lettre à René Char (du 30 octobre 1953), qu'avant d'écrire cette préface, il pensait à Alger et à son enfance. Il n'est donc pas fortuit qu'il ait pensé à écrire une oeuvre plus vaste, dont nous connaissons la première partie inachevée, qui devait aboutir à "une saga où il entend faire oeuvre de mémoire" (Guérin, 1995, p.6). Dans la même lettre, Camus déclare : "La vie était dure chez moi, et j'étais profondément heureux, la plupart du temps" (Commentaires sur

L'Envers et l'Endroit, E.1965, p.1180). La vie de Camus, ainsi que celle de Jacques, a été facilitée grâce au climat de l'Algérie et aux jeux d'enfants. Il faut contraster sa vie à la vie vécue par un enfant dans un pays froid. Le pauvre tel qu'il est décrit dans un des premiers essais de jeunesse de Camus, *Jehan Rictus: le poète de la misère* (Viallaneix, *Cahiers 2*, 1973, p.137-144), est un être loqueteux qui souffre de la faim, de la soif et du froid, souffrant également du bonheur des autres. Il est nulle part mentionné dans *Le premier homme* que Jacques et sa famille souffrent de faim et de soif. Ils vivent dans la pauvreté, certes, mais ensemble ils réussissent à se procurer ce qui est nécessaire à la survie. Il faut surtout souligner le fait que la pauvreté vécue dans un pays ensoleillé comme l'Algérie est moins pénible que dans le pays froid dont parle Rictus. C'est grâce à l'Algérie que l'enfance de Jacques paraît moins pauvre qu'elle ne l'est, parce qu'il peut jouir de ses richesses naturelles. Camus en fait écho dans *L'Envers et l'Endroit*, lorsqu'il dit que "né pauvre, dans un quartier ouvrier, je ne savais pourtant pas ce qu'était le vrai malheur avant de connaître nos banlieues froides" (E.1965, p.7). Or, malgré l'allégement de son existence pauvre grâce à l'Algérie, il ne décrit pas le peuple de façon romantisée. Il ne prétend pas que tout soit bon au soleil, quoique la nature joue quand même un rôle réconfortant. Elle agit comme intermédiaire entre le travail dur de tous les jours et la quête du bonheur. Le peuple ouvrier, auquel appartiennent les Cormery, ne tombe jamais dans un état de délaissement, ce qui est, au contraire évident dans la représentation naturaliste du peuple : misère, accablement,

alcoolisme, abrutissement, etc. que l'on voit par exemple chez Zola. Le peuple de Zola est constamment sur le déclin et ses romans sont des démonstrations scientifiques, ce qui n'est pas le cas de Camus. Il est vrai que l'oncle Ernest fréquente le café d'en face, mais il n'en sort jamais ivre. Il s'y rend simplement pour retrouver la chaleur fraternelle de ses camarades.

Tout ce qui se passe en dehors de la maison, c'est-à-dire les jeux, la plage, les baignades, le foot, les camarades et surtout l'école et le lycée, constitue l'unique possibilité pour Jacques de s'évader de la condition familiale pauvre et de son quartier. De même que l'oncle Ernest, il jouit des simples plaisirs de la nature. La différence réside dans le fait, qu'étant enfant, il en jouit non seulement le dimanche, mais tous les jours. La camaraderie et la chaleur fraternelle que Jacques reçoit de ses copains sont illustrées par les maintes activités qu'il partagent ensemble. Ce sont surtout les baignades qui leur font oublier momentanément la situation pauvre : "Ils régnaient sur la vie et sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables" (P.H. p.55). Les enfants se sentent enrichis, non par l'argent, mais par les plaisirs naturels. Les richesses de Jacques et de ses camarades semblables sont de ce monde. Ce n'est donc pas une richesse matérielle qui compte pour Jacques, mais une richesse qu'il puise dans la compagnie de ses camarades. Jacques jouit de ses richesses parce qu'il vit dans une sorte d'innocence adamique. L'oncle Ernest partage cet état d'innocence avec Jacques, et ne

semble, lui non plus, avoir été atteint par le péché (P.H. p.98). Ils se trouvent dans l'Éden, le paradis terrestre. Camus, dans *Le premier homme* comme dans *La Peste* souligne l'innocence des enfants. Jacques, lors de la confession, ne comprend pas "comment une pensée pouvait être coupable" (P.H. p.159). Et quand le petit Othon meurt, le docteur Rieux, plein de colère, dit au Jésuite Paneloux : "Ah! celui-là, au moins, était innocent, vous le savez bien!" (T.1962, p.1396). L'oncle Ernest vit dans l'innocence adamique parce qu'il se rapproche mentalement des enfants à cause de son infirmité. Ni Jacques, ni l'oncle Ernest attachent de l'importance aux biens matériels de ce monde, mais préfèrent plutôt les richesses que ce 'paradis terrestre' a à offrir : les plaisirs naturels, l'amitié, le bonheur. Ce 'paradis terrestre' évoque l'image biblique de la 'Terre promise' à laquelle se réfère Veillard en parlant des premiers colons français venus s'installer en Algérie. Cette 'Terre promise' (P.H. p.172), la terre de Canaan que Dieux avait promise aux Hébreux, représente également pour les colons la terre très fertile où ils peuvent recommencer leur vie. C'est vers cette Terre que chaque colon rêve d'aller, "la terre de l'oubli où chacun était le premier homme" (P.H. p.181). L'oncle Ernest, ainsi que la mère de Jacques témoignent d'une simplicité enfantine provenant de leur ignorance et de leur infirmité. Puisque la mère n'a jamais eu aucune éducation, ses connaissances d'histoire ou de géographie sont inexistantes (P.H. p.68-69). Elle manifeste d'un respect naïf envers le curé, "oui monsieur curé" (Ibid.) et envers M. Germain, "Monsieur le Maître" (P.H. p.152). Il n'y a ni amertume, ni haine, ni colère dans le ton de Camus quand il décrit son petit

peuple, mais plutôt un mélange de pitié et de tristesse.

Jacques semble jouir, plus que les autres membres de la famille, de divertissements et de plaisirs. Il échappe également à la réalité de son existence par le rêve et l'imagination qui ne coûtent rien au pauvre. Il y trouve momentanément un peu de répit. A part les expériences quotidiennes avec les camarades, qui permettent à Jacques de sortir de la vie limitée du quartier, il retrouve un monde exotique et inconnu dans les livres. Ce qu'il connaît autour de lui dans son pays - le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses, les plages, le soleil - s'oppose à ce qu'il lit dans les livres : la neige, le froid, des enfants portant des bonnets et des cache-nez de laine, des pieds chaussés de sabots. Alors que les pauvres sont normalement effrayés par l'inconnu, Jacques se sent attiré et fasciné. Avec la découverte des livres, Jacques s'oppose tout à coup à sa famille illettrée et s'en éloigne petit à petit. De ce point de vue, il peut maintenant comparer ce qu'il connaît chez lui à ce qu'il va rencontrer au lycée et dans les livres. Jacques est l'exception dans le peuple ouvrier, car il échappe du moins au niveau intellectuel et matériel à la pauvreté. Le peuple est observé par les yeux de l'enfant qui vit avec lui et en subit les mêmes conditions. D'où la définition de témoignage que l'on a donnée au *Premier homme*.

Quoique Jacques ne reproche jamais aux siens son enfance pauvre, il admet tout de même qu'il y a des moments où il ressent de la honte. Ces sentiments de honte ne lui sont venus que quand

il était enfant. Quel enfant n'éprouverait pas de la honte à prendre conscience de son infériorité sociale? C'est une réaction spontanée et naturelle mais qui ne dure pas longtemps chez Jacques, surtout quand il s'agit de sa mère. Il y a deux instants dans *Le premier homme* où Jacques ressent de la honte. Lors de la distribution des prix, Jacques est gêné parce que sa grand-mère est la seule à porter le foulard des vieilles Espagnoles: "Lorsque sa grand-mère s'adressait à ses voisins [...] il se sentait vilainement rougir" (P.H. p.232). 'Vilainement' souligne la honte injustifiable qu'il ressent, injustifiable car c'est grâce aux siens qu'il se trouve au lycée: "Ta grand-mère est une brave femme. Quant à ta mère... Ah! dit-il [M. Germain], ne l'oublie jamais" (P.H. p.152). La deuxième situation où il éprouve de la honte est au moment où il doit mentionner la profession des parents. Quand il doit mettre 'domestique' sur l'imprimé, "il connaît d'un seul coup la honte et la honte d'avoir eu honte" (P.H. p.187). Cette honte ne dure qu'un moment très court et est immédiatement suivie d'une réaction d'orgueil, parce qu'il aime sa mère le plus au monde. Jacques comprend à cet instant que la pauvreté est un état inexplicable sauf si on l'a vécu soi-même: "Comment faire comprendre d'ailleurs qu'un enfant puisse avoir parfois honte sans jamais rien envier" (P.H. p.188). Il est important de souligner 'parfois' chez Camus, parce que c'est un sentiment qu'il éprouve rarement. Il en fait écho dans *L'Envers et l'Endroit* où il dit: "la chaleur qui régnait sur mon enfance m'a privé de tout ressentiment. Je vivais dans la gêne, mais aussi dans une sorte de jouissance" (E.1965, p.6). Il serait peut-être opportun, encore une fois, d'évoquer la comparaison

avec Anouilh. Les deux auteurs traitent le thème de la pauvreté et du manque d'argent, cependant, avec des différences intéressantes. Les pauvres chez Anouilh ressentent la honte de façon profonde et obsessionnelle. Les pauvres, comme Thérèse dans *La Sauvage*, sont obsédés par le pouvoir de l'argent. Ils sont même prêts à s'humilier devant l'argent. Toutes ses pièces de théâtre, sauf *Le Bal des Voleurs* traitent de la pauvreté comme une condition humaine basse. La pauvreté est reliée à l'angoisse, au désespoir, à l'humiliation et finalement à la mort. Anouilh, qui est issu lui-même d'une famille pauvre d'artisans, est obsédé par la pauvreté et en a honte pendant toute sa vie. Chez Anouilh, la pauvreté mène vers la misère et la malhonnêteté. Chez Camus, par contre, si l'on prend l'exemple de la famille de Jacques, la description des pauvres est très différente. Les pauvres possèdent une bonté fondamentale et un bon sens inné. Camus considère les pauvres comme ayant de la dignité et de l'orgueil. Tandis que Thérèse, par exemple, s'abaisse dans *La sauvage* à ramasser les billets de banque (à cause de sa propre pauvreté et de la valeur qu'elle attribue à l'argent), Jacques ne se sent jamais avili par l'argent : "dus en partie à la pauvreté (il ne s'achetait rien), de l'autre de son orgueil: il ne marchandait jamais" (P.H. p.318). Camus, par contre, donnait toujours. Sa grande générosité nous est confirmée par son ami intime, Emmanuel Roblès, qui lui-même en a bénéficié dans des moments difficiles. Dans *Camus, frère de soleil*, Emmanuel Roblès raconte que Camus, un jour, avait donné tous les billets qu'il venait de retirer de son compte, à un ami d'Alger qui était sans travail et sans ressources. Camus était tellement généreux qu'il faisait des

cadeaux à tout le monde, avec le résultat que sa famille et lui en ont finalement souffert. Il fait cette remarque dans *L'Envers et l'Endroit* : "Bien que je vive maintenant sans le souci du lendemain, donc en privilégié, je ne sais pas posséder [...] Le plus grand des luxes n'a jamais cessé de coïncider pour moi avec un certain dénuement" (E.1965, p.7). Ceci est admirable pour un homme qui est issu d'une famille pauvre, qui ne lui reproche rien, mais qui lui est reconnaissant, sans la mettre sur un piédestal.

Jacques se trouve constamment éloigné et rapproché de sa famille pauvre pour qui "la misère est une forteresse sans pont-levis" (P.H. p.138). L'on compare également le "monde innocent et chaleureux des pauvres" à un "monde refermé sur lui-même comme une île dans la société" (P.H. p.163). Ces deux images significatives de l'île et de la forteresse soulignent l'inaccessibilité et l'isolement du monde des pauvres. C'est un monde d'où ils sortent difficilement. Cependant, ceux qui veulent s'en échapper, cherchent un 'pont' qui sert de liaison entre l'île ou la forteresse et un monde aisé, riche, privilégié, lettré. L'exemple le plus clair est bien entendu Jacques, qui trouve son 'pont' en la personne de M. Germain, son instituteur. Il semble qu'il existe deux niveaux de pauvreté dans *Le premier homme*. Camus évoque la misère extrême de quelques personnes faméliques qui crochètent des poubelles "trouvant encore à prendre dans ce que des familles pauvres et économes dédaign[ent] assez pour le jeter" (P.H. p.132). Ces misérables se trouvent au niveau le plus bas d'une existence quasi animale et partagent

leurs trouvailles avec les chats et les chiens affamés. La pauvreté ici crée une race de fauves. La pauvreté de la famille de Jacques, par contre, n'est pas aussi extrême et est liée au courage et à la vaillance: "seul le courage est la vertu principale de l'homme" (P.H. p.154). "L'âpreté des luttes et du travail quotidien" et "l'usure terrible de la pauvreté" (Ibid.) ne peuvent être surmontés que par le courage. Camus parle surtout du courage de la femme qui continue dans sa tâche quotidienne afin de survivre: "elle [la grand-mère] est partie dans la cuisine, vaillante - Non résignée" (P.H. p.93). Il y a une co-existence d'idées apparemment contradictoires, c'est-à-dire que les images d'isolement que nous venons d'évoquer n'excluent pas qu'en même temps, le courage et la volonté existent chez lui. Rappelons que la fatalité chez Camus, comme nous l'avons expliqué, n'est pas sans espoir. Jacques vit parmi le peuple et dans la pauvreté, mais s'en sépare par la suite. Il souffre désormais d'un dédoublement. À une certaine époque de sa vie, Camus n'appartenait ni au peuple ni à la bourgeoisie et plus tard il a toujours gardé une sensibilité vive à l'égard du peuple: "régnant sur tant de choses et si certain cependant d'être moins que le plus humble" (P.H. p.256). Jacques a vécu dans la pauvreté, mais pas dans la vulgarité, parce que sa vie de pauvre est remplie de "richesses irremplaçables dont il joui[t] si largement et si goulûment" (P.H. p.251). Jacques connaît les richesses et les joies de la pauvreté, qui sont pour lui 'ses trésors'. Donc, si l'on prend l'exemple de Jacques, le peuple camusien est capable de surmonter sa condition, et l'on voit que, par conséquent, la fatalité n'est pas totale. Les moyens

compensatoires sont, comme nous l'avons dit, la mer, la nature, l'environnement naturel et social.

Dans cette analyse il est nécessaire de distinguer entre différentes perspectives. En premier lieu, il y a l'expérience personnelle de Jacques/Camus. La question qui se pose est la suivante: dans quelle mesure peut-on généraliser à partir de ces expériences personnelles. La réponse se trouve peut-être dans la comparaison entre la situation de la famille de Jacques et l'image du peuple dans *Les Justes*, *Les Muets*, *L'État de Siège*, *La révolte dans les Asturies* et les *Chroniques algériennes*. Dans *L'État de Siège* le peuple est présent surtout par l'intermédiaire de représentants: le pêcheur, la femme, un homme. Dans *La révolte dans les Asturies* le peuple est représenté par les mineurs révoltés, Santiago, Antonio, Sanchez. Ils s'opposent à la bourgeoisie représentée par le pharmacien et l'épicier. Yvars est le représentant principal du peuple ouvrier et le protagoniste dans *Les Muets* et se trouve au centre d'une grève. *Les Chroniques algériennes* traite de la misère d'une collectivité populaire ethnique, les Kabyles. Dans chacune de ces oeuvres il semble que le peuple n'arrive pas à s'élever de sa condition. La révolution des mineurs dans les Asturies est écrasée par les autorités; le patron ne répond pas aux demandes des ouvriers tonneliers lors de la grève; la Peste quitte la ville de Cadix non sans avoir tourmenté le peuple; la famille de Jacques, représentant le peuple ouvrier, n'échappe pas à sa vie pauvre. Le seul personnage dans l'oeuvre de Camus qui semble pouvoir se séparer du monde des pauvres est Jacques. Il prend conscience du fait qu'il ne peut

pas continuer à vivre dans l'ignorance, "sans phrases, sans autre projet que l'immédiat" (P.H. p.181-2). Il a besoin de s'édifier un monde où "les souvenirs et les noms [sont] conservés" (Ibid.). De tous les représentants du peuple dans l'oeuvre de Camus, Jacques est 'le premier homme' qui se sépare du monde des pauvres, qui a maintenant la tâche de construire sa vie lui-même et qui est conscient de cette séparation irréversible. Ce que dit Camus sur sa famille confirme, au niveau personnel, ce qui ressort du peuple dans les oeuvres qui précèdent. *Le premier homme* s'intègre donc dans l'oeuvre de Camus au niveau de notre analyse.

Chapitre 3

Étude de deux peuples algériens, au niveau politique, social et racial.

Dans *Le premier homme* nous sommes dans un contexte particulier, c'est-à-dire le contexte colonial. Par conséquent, toute étude de l'image de la collectivité populaire, ouvrière doit forcément tenir compte des réalités politiques, sociales et raciales. Il y a dans l'oeuvre que nous étudions des différences significatives avec *L'État de Siège*, où il n'y a pas de contexte historique, social et racial précis. Dans *L'État de Siège* l'on part généralement du principe qu'il s'agit du nazisme mais l'image du peuple n'est pas aussi précise que celle que l'on retrouve dans *Le premier homme*. Certaines oeuvres de Camus campent le peuple dans un contexte social et politique très précis (*La révolte dans les Asturies*, *Chroniques Algériennes*), mais d'autres pas ou beaucoup moins. Dans *La Peste* et *L'Étranger*, Camus fait de brèves allusions au contexte racial, le peuple arabe, si brèves que certains critiques, notamment M. O'Brien (Camus, 1977), lui reprochent précisément ce manque d'intérêt. Dans ce chapitre où il s'agit de l'aspect politique et racial du peuple, nous allons devoir tenir compte d'une oeuvre en particulier, à savoir les *Chroniques Algériennes*, où Camus se laisse aller à des considérations politiques et raciales très précises. Ajoutons, cependant, comme nous aurons l'occasion de le souligner plus loin, que notre but n'est pas de faire une étude des idées politiques de Camus.

Le premier homme n'aurait pu être publié à un meilleur moment, car sa thématique et sa politique, s'appliquent à ce qui se passe actuellement en France et en Algérie. L'Algérie, pays de lumière, mais où ravage à présent une guerre civile, est

plongée dans les ténèbres. La guerre civile algérienne a fait des milliers de morts. Les Algériens vivent dans l'enfer de la guerre et sont soumis à la folie meurtrière des groupes islamistes et à la répression des forces de l'ordre. Les terroristes s'attaquent à la population civile innocente et lancent des séries d'ordres sans appel : port du voile obligatoire pour les femmes et les filles, interdiction de la mixité dans les écoles et même défense totale de fréquenter les écoles, ainsi que défense pour les hommes de fumer. Ils lancent également des ultimatums aux journalistes pour qu'ils cessent d'écrire. Si les individus, réduits à vivre dans la terreur totale n'obéissent pas aux interdits, ils risquent d'être tués. Par peur de représailles, ils acceptent ces interdictions et acceptent de renoncer à leur liberté. Entretemps, le carnage continue: des assassinats par dizaines (surtout des jeunes, des femmes, des intellectuels, des médecins, des journalistes), des incendies d'écoles et de centrales téléphoniques, et des sabotages en tout genre. L'Algérie souffre aujourd'hui d'une tyrannie absolue, et une certitude y demeure : ce sont toujours les innocents qui meurent (d'après un article de Kamel Dellys).

La France et ses grandes villes sont également la cible des attaques terroristes. Les dernières attaques qui ont été reprises à Paris au mois de juillet 1995 ont suscité des sentiments d'indignation et d'horreur. "Le but du terrorisme est de s'attaquer à la liberté, et l'obligation de la démocratie est de répondre au terrorisme sans renoncer aux valeurs qui fondent son existence" (d'Ormesson, *Le Figaro*, 27 juillet 1995). Les

attentats des dernières années soulignent la lâcheté et le manque de courage de la part des coupables. De s'attaquer aux innocents montre la bassesse et la cruauté des coupables. Si Camus était vivant aujourd'hui, il serait horrifié de voir sa chère Algérie ensanglantée. Camus a toujours condamné le terrorisme dans toutes ses formes : "Ce terrorisme est un crime, qu'on ne peut ni excuser ni laisser se développer". Le terrorisme dont Camus parle ici est celui pratiqué par le F.L.N. contre les civils français et, dans une proportion plus grande encore, contre les civils arabes. (*Chroniques Algériennes*, E.1965, p.894). L'organisation terroriste, parce qu'elle s'attaque à n'importe qui, au premier venu, constitue une menace pour la démocratie. La position politique de Camus consiste en un combat contre toutes les formes de dictature et de totalitarisme, c'est-à-dire toutes formes d'oppression et de répression. Camus s'est toujours montré partisan d'un système juste, qui promeut la liberté et l'égalité. Il lutte contre le fascisme, le communisme et toutes pensées et pratiques totalitaires. Il a toujours essayé d'intervenir là où il fallait sauver des vies injustement jugées : la guerre d'Espagne, les persécutions et les camps hitlériens, les procès et camps staliniens, la guerre de Hongrie et la répression du peuple Kabyle.

Très tôt, Camus s'est aperçu des injustices du régime colonialiste en Algérie, et il s'efforce de s'engager dans la défense du peuple opprimé, c'est-à-dire les Arabes. En 1939, Camus essaie de faire connaître la misère et la peur des Kabyles dans son article *Misère de la Kabylie* (Avant-Propos, E.1965,

pp.889-901). Les avertissements qu'il exprime soulignent la gravité de la situation en Kabylie. Il fait appel à la France afin qu'elle résolve le problème, réduise la pauvreté et qu'elle restitue sa dignité au peuple Kabyle. Les événements qui se déroulent par la suite résultent du manque d'intervention de la France, c'est-à-dire l'accroissement de la pauvreté des paysans algériens et le manque de confiance. Les libéraux Français, dont Camus fait partie, réclameront en 1956, la suppression du statut colonial, l'élimination des 'gros colons' opposés à toute évolution, et une 'table ronde' entre les divers courants algériens. Lors de la conférence du 22 janvier 1956 à Alger entre Français et Arabes, Camus éclaire sa trêve civile: la protection de la population civile et le dialogue entre Arabes et Français (Commentaires, E.1965, p.1839-47). Camus croit à une politique de réparation et à une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et n'appuie donc pas le projet de son indépendance. Camus souhaite que les deux peuples unissent leurs différences, au lieu de s'opposer. Ainsi, "l'avenir aura un sens pour les Français, les Arabes et le monde entier" (Ibid., E.1965, p.896).

Ce qu'il est important de souligner pour les besoins de cette étude, c'est que dans ses articles, Camus considère les deux peuples en tant que groupes ethniques, donnant ainsi au terme 'peuple' une signification raciale et politique. Cela introduit, par conséquent, une nouvelle dimension dans l'image du peuple par rapport au chapitre précédent où il ne s'agissait que d'une collectivité d'ouvriers pauvres.

Commentant plus loin les rapports franco-arabes, Camus plaide inlassablement pour que l'État Français intervienne en Kabylie afin d'apaiser la famine et de restituer leurs droits aux Kabyles. La France s'attarde à réagir et ne concrétise finalement rien. Les Kabyles qui voulaient devenir des citoyens Français sont déçus et ne le veulent plus. La France parle d'assimilation mais ne tient pas sa promesse. Camus plaide également pour que l'Algérie ne devienne pas indépendante, parce qu'il est algérien comme le sont les siens. L'Algérie est sa patrie et il ne veut pas se sentir étranger sur sa terre natale. Il plaide pour la réconciliation et croit "en Algérie à une politique de réparation, non à une politique d'expiation" (Ibid., E.1965, p.898). Il s'oppose à l'expulsion des Français de l'Algérie mais il refuse également les inégalités entre ces deux peuples algériens. Ce qu'il souhaite est "une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France [...] sans comparaison possible au regard de la simple justice" (Ibid., E.1965, p.901). Rendre l'indépendance à l'Algérie, par contre, donne le pouvoir aux chefs militaires, c'est-à-dire, au F.L.N. (Le Front de Libération Nationale), un mouvement nationaliste et islamiste qui recourt à la violence et au terrorisme. L'indépendance implique un parti unique, ce qui n'est pas démocratique et ne permet pas la création d'une société multi-culturelle. Ce dont Camus avait parlé dans ses *Chroniques Algériennes* n'a pas vraiment été pris au sérieux, quoique cela témoigne aujourd'hui de sa lucidité, en ce qui concerne ses prises de positions politiques. Camus trouve même un appui chez les écrivains algériens, Rachid Mimouni et Yacine Kateb. Voici ce que ce dernier a écrit dans un ouvrage posthume:

"L'Algérie, c'est avant tout l'Algérie. Il n'y a pas d'Algérie berbère, il n'y a pas d'Algérie arabe, il n'y a pas d'Algérie française. Il y a une Algérie et je refuse qu'elle soit mutilée" (Nouvel Observateur, 23 avril 1994). Cette citation corrobore le message algérien que Camus a toujours appuyé, c'est-à-dire le message du dialogue. Bien que le F.L.N. souhaite l'indépendance, il y a des Arabes qui soutiennent Camus dans ses prises de positions politiques. La citation de Kateb fait ressortir le ferme espoir qu'il a pour L'Algérie, pays où plusieurs peuples peuvent vivre en paix.

Cette introduction éclaire les positions politiques que Camus avaient prises dans ses *Chroniques Algériennes*. Ses positions étaient importantes à cette époque-là et le sont encore plus aujourd'hui dans l'actualité du pays. Dans ces essais, il a publiquement déclaré ses prises de positions politiques envers les deux peuples algériens, l'un étant aussi important que l'autre. Les tensions créées par la politique et un nationalisme croissant en Algérie se mêlent au tableau autobiographique du *Premier homme*, sans y prendre la place principale. Ce qu'évoque cette oeuvre posthume inachevée c'est surtout l'Algérie d'antan et le petit peuple auquel appartient Camus. Cela confirme ce que nous avons suggéré plus haut, c'est-à-dire que notre étude est obligée de tenir compte des prises de positions, des idées de Camus, au niveau des peuples Arabe et Français et des rapports entre ces deux groupes. Notons cependant que cet aspect politique de la collectivité ne constitue pas l'aspect principal de notre étude, et que, par conséquent, une analyse détaillée des idées

de Camus sur le conflit Franco-Arabe dépasse le cadre de cette thèse. La politique constitue un élément significatif et elle joue un rôle dans l'image du peuple que nous tentons de définir, mais notre objectif principal est d'analyser la collectivité populaire dans son sens le plus générale et dans tous les aspects qu'il revêt dans l'oeuvre de notre auteur.

La politique entre l'Algérie et la France est discutée en termes précis dans les *Chroniques Algériennes*, mais ne se trouve évoquée que brièvement dans *Le premier homme*. On y parle de la guerre au Maroc en 1905, à laquelle Lucien Cormery a participé, ainsi que de la Première Guerre Mondiale, où il s'est battu au côté de la France. Les Arabes indigènes habitent l'Algérie depuis plusieurs siècles. Les Français autochtones, qui sont au nombre de plus d'un million, habitent le même pays depuis un siècle. Les uns sont les colonisés, les autres sont les colonisateurs. En plus, c'est la minorité qui gouverne la majorité. *Le premier homme* est écrit à une période (à la fin des années 1950) où les relations entre ces deux peuples deviennent difficiles et contraignantes. L'esprit nationaliste et d'indépendance des Arabes provoquent des réactions haineuses de xénophobie et de racisme dans l'esprit étroit des petits-blancs (Guérin, *Esprit*, mai 1995, p.9). Le terme de 'petit-blanc' se réfère à la petitesse et à l'étroitesse de l'esprit des ouvriers, ainsi qu'à leur intolérance envers d'autres races et d'autres nationalités. Les attentats ont pour but de confronter les deux peuples et de renforcer leurs sentiments racistes l'un vis-à-vis de l'autre. Le racisme incite les gens à devenir méchants et violents, à

recourir à des généralisations et à condamner un peuple entier à cause des actions d'une minorité. L'esprit des petits-blancs est illustré par l'incident de l'attentat non loin de l'appartement de la mère à Belcourt : "Cette sale race.... Vous êtes tous de mêche" (P.H. p.74). Ce sont les paroles d'un petit ouvrier blanc qui aimerait voir tous les Arabes tués, même s'ils sont innocents: "Il faut tous les tuer" (P.H. p.75). Jacques, agissant comme intermédiaire, essaie de pacifier le petit ouvrier en lui disant que l'Arabe n'a rien fait et qu'il est innocent. En même temps, Jacques protège l'Arabe des insultes et des accusations de l'ouvrier en l'abritant dans le café que tient Jean, son ami d'enfance (Ibid.). Il tente également de réconforter sa mère qu'il a laissée dans l'appartement. Ce n'est pas une coïncidence que l'attentat arrive au moment où Jacques rend visite à sa mère. Dans l'esprit de Camus la justice et le terrorisme sont toujours liés à la présence de la mère en Algérie. On lui a souvent reproché ce qu'il a dit lorsqu'il a reçu le Prix Nobel de Littérature en Suède en 1957 :

J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger [...] et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice

(*Les Déclarations de Stockholm*, E. 1965, p.1882).

Il répètera maintes fois par la suite que, quelles qu'en soient les raisons, il ne pourra jamais approuver les actions d'un "fou criminel qui jettera sa bombe sur une foule innocente où se trouvent les [siens]" (*Chroniques Algériennes*, E.1965, p.892). Ce que Camus a dit à propos de sa mère est fort humain, parce qu'il veut la protéger d'un terrorisme dont elle pourrait être

victime. Il la défend parce qu'elle fait partie du peuple, dont Camus plaide inlassablement la protection dans sa trêve civile. Camus croit à une justice pour tout le monde et défend toujours les droits civils de l'homme. Le terrorisme s'attaque aux droits civils et à la liberté de l'homme. Si, par exemple, la vie de sa mère est menacée, Camus doit condamner ce terrorisme. Le seul acte juste au nom de la révolution se trouve sans doute dans *Les Justes*, où les terroristes acceptent de tuer pour renverser le despotisme. La grande différence entre le terrorisme en Algérie et la révolte en Russie au début de ce siècle est que les révolutionnaires sont prêts à mourir pour leur cause. En supprimant le Grand-Duc, les révolutionnaires, surtout Kaliayev et Dora, donnent leurs vies en échange. Kaliayev refuse de lancer la bombe une première fois parce que le Grand-Duc est accompagné de deux enfants. Kaliayev s'oppose à Stépan qui aurait lancé la bombe sans se soucier des conséquences. Kaliayev a refusé parce qu'il veut mourir 'un justicier'. Camus maintient donc que le seul terrorisme 'juste' est celui des 'meurtriers délicats', ceux qui meurent pour leur cause. Ceci n'est évidemment pas le cas du terrorisme dans *Le premier homme*. Ce terrorisme atteint la population civile, ce qui a été dénoncé catégoriquement dans la trêve civile proposée par Camus, que nous avons mentionnée plus haut.

L'attentat du quartier Belcourt suscite des sentiments racistes chez le petit ouvrier, qui est le représentant de tout le peuple ouvrier du quartier. Ce racisme provient du fait que le peuple ouvrier a peur de l'avenir et du chômage : "Le chômage

[...] était le mal le plus redouté" (P.H. p.236). Si l'on regarde les exemples d'autres pays en voie de décolonisation, ce sont généralement les petits ouvriers qui craignent de perdre leur travail, ce qui est fort probable si l'Algérie devient indépendante. A ce moment-là, les entreprises seraient nationalisées et les Arabes seraient favorisés dans l'embauche. Ce phénomène se voit en Afrique du Sud sous la forme de 'affirmative action'. Ce sont toujours les blancs qualifiés qui occupent les meilleures positions. Il est difficile de les évincer, car il y a peu de personnes qualifiées parmi les autres races qui peuvent les remplacer. Comme toujours dans ces processus de décolonisation, les ouvriers et les manoeuvres sont remplacés les premiers, car ils sont les moins qualifiés. Cette crainte du chômage intensifie la xénophobie, que Camus qualifie de "une attitude déconcertante [...] et pourtant fort humaine et bien excusable" (P.H. p.236-7). Jacques nous donne une raison pour expliquer leur comportement : "Ce n'était pas la domination du monde ou des privilèges d'argent et de loisirs que ces nationalistes inattendus disputaient aux autres nationalités, mais le privilège de la servitude" (P.H. p.237). Le Petit Larousse (1980) définit 'servitude' comme 'l'état de celui qui est esclave'. Les ouvriers français sont privilégiés d'avoir du travail même s'il n'est pas bien payé et pas assuré. Cependant, ils ne peuvent pas abandonner leur emploi, par crainte de ne pas en trouver un autre. Ils sont 'esclaves' dans leur métier et ils sont gouvernés par un maître. Étant Français, les ouvriers croient se trouver dans une position privilégiée parce qu'ils vivent dans une colonie française. Les Arabes se trouvaient dans

une situation semblable avec l'avènement des colons. Ils ont dû céder la place aux nouveaux-venus, ce qui les a mis à leur tour dans une situation de servitude. Ce point de vue est soutenu par une autre définition de servitude : "Perte de l'indépendance nationale". Les Arabes ont perdu leur indépendance nationale quand les colonisateurs sont venus s'installer en Algérie.

Ces ouvriers tombent donc inmanquablement dans les généralisations et considèrent les autres nationalités, races ou religions comme une menace, sans toujours bien savoir pourquoi. Même la famille de Jacques, qui n'est pas instruite, en est coupable. L'oncle Ernest professe que tous les 'Boches' sont pareils (P.H. p.95). Ceci est un exemple de préjugé racial de la part d'Ernest qui provient d'une ignorance et d'une méfiance d'autres peuples. Ce genre de racisme envers les Allemands ne trouve pas ses origines dans les différences de races, mais provient bien entendu des atrocités commises par les Nazi pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Jacques, qui essaie toujours de maintenir l'équilibre entre les torts et les raisons, corrige son oncle, qui admet : "Oui, il y en a des bons" (Ibid. p.95). Camus nous explique dans ses Annexes qu'il y avait effectivement des Allemands qui faisaient preuve d'une attitude différente : "Et il comprend que bien des conquérants n'ont ce ton parce qu'ils sont gênés de conquérir et d'occuper" (P.H. p.297). Cette citation suggère qu'il y a des conquérants qui se rendent compte que leurs actions ne sont pas justifiées, mais qui sont victimes des circonstances et des événements de l'histoire. Et en parlant de l'antisémitisme, qui s'est amplifié pendant la Deuxième Guerre

Mondiale sous le régime de Hitler, l'oncle s'esclaffe de rire à propos du mercier Lévy, qui vit dans la crainte. Jacques essaie de lui expliquer; après quoi l'oncle comprend : "Oui. Pourquoi y veut faire du mal aux juifs? Ils sont comme les autres" (P.H. p.96). A travers ces quelques références, on ressent la tolérance que Camus (et Jacques) essaie d'inculquer, non seulement à son oncle, mais aussi au petit ouvrier : "Réfléchis" (P.H. p.75). Nous voyons dans le discours de la mère un 'racisme' comparable à celui d'Ernest lorsqu'elle traite les Arabes de bandits, au moment où elle remarque la présence d'une patrouille de trois parachutistes dans la rue (P.H. p.72). Elle juge les Arabes par ignorance. Cette remarque sur les 'bandits' est suivie tout de suite après par l'observation que 'les Français sont bien braves'. Elle voue sa sympathie aux Français qui s'occupent de la tombe de son mari. Cette attitude est reflétée dans le comportement de la plupart des Français. Cette terminologie fait partie intégrante du langage (discours) de la mère qui dit plus loin: "Je ferme maintenant à cause des bandits" (P.H. p.122). Jacques ne tente pas de donner une explication à sa mère, parce qu'elle ne comprendrait pas de toute façon. Cependant, Jacques essaie d'intervenir et de démontrer une position de tolérance. Il ne tombe dans aucun extrémisme mais essaie de voir clair en prenant une position modérée. En réponse à son oncle "les bandits, c'est bien?", Jacques dit que, "Non, les autres Arabes oui, les bandits, non" (P.H. p.123). Jacques, ainsi que Camus, croient à une politique de tolérance conciliatoire. Il faut souligner que plus l'homme est ignorant, plus il a l'esprit étroit et plus il a tendance à devenir extrême dans ses points

de vue et ses actions. Puisque Jacques ne fait déjà plus entièrement partie de ce peuple, il s'oppose à lui. Grâce à son éducation, il s'est détourné de sa famille illettrée et a obtenu une vision du monde et de la politique plus large. Contrairement au peuple ignorant, plus on est instruit, plus on a l'esprit large et plus on est ouvert à différents points de vue.

Lors de la confrontation entre l'oncle Ernest et de son frère, l'oncle Joséphin (qui ne vit pas dans l'appartement mais qui prend ses repas chez sa mère en lui versant une petite pension), on parle des Mzabites qui sont connus pour leur avarice et leur âpreté. L'oncle Joséphin est accusé d'être un Mzabite à cause de son avarice. Ernest utilise cette expression sans en connaître l'origine et qualifie de 'Mzabite' toute personne avare. Les Mzabites sont "une tribu d'hérétiques, sorte de puritains de l'Islam persécutés à mort par l'orthodoxie" (P.H. p.112), qui se sont réfugiés dans le Mzab, groupe d'oasis du nord du Sahara algérien. On dit souvent des injures à quelqu'un, parce qu'elles sont utilisées dans la langue quotidienne, sans savoir d'où elles viennent. Très souvent, c'est par ignorance qu'elles sont énoncées : "la population ouvrière du quartier, qui ignorait l'Islam et ses hérésies, ne voyait que l'apparence" (P.H. p.113). Au moment où Camus était en train d'écrire *Le premier homme*, les Français étaient installés en Algérie depuis plus d'un siècle. Sur le plan politique les Français se sont imposés sans faire l'effort de se rapprocher des Arabes et d'essayer de les connaître. Les Arabes sont perçus comme "un peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des

journées" (P.H. p.257). *Le premier homme* souligne la séparation des deux peuples, qui vivent dans le même pays et habitent dans le même quartier. 'Côtoyer' souligne cette séparation; ils vivent l'un à côté de l'autre, sans trop se fréquenter : "parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie" (Ibid. p.257). Cependant, sur le plan professionnel la camaraderie peut se faire dans les lieux de travail, comme dans l'atelier de tonnellerie où travaille l'oncle Ernest. Le manoeuvre arabe, qui travaille avec l'oncle, s'appelle Abder. Contrairement à *La Peste*, où on a reproché à Camus l'absence des Arabes, alors qu'ils constituent la majorité, tous les Arabes sont individualisés dans *Le premier homme* et portent un nom. Les personnages arabes reçoivent donc une identité et prennent chair. Les Arabes ne figurent pas dans *La Peste*, sauf une seule fois où le journaliste Rambert se réfère à une enquête sur leurs conditions de vie. De la même façon, les Arabes qui apparaissent dans *L'Étranger* ne sont que des personnages secondaires anonymes et sont perçus comme étant 'méchants'.

Les Arabes sont envisagés de façon plus positive dans *Le premier homme* même s'ils demeurent séparés des Français. Le cinéma, qui projette des films muets, est fréquenté par des spectateurs arabes et français (P.H. p.91). Dans les ateliers se trouvent des ouvriers arabes et français qui prennent ensemble le tram pour se rendre à leur lieu de travail (P.H. p.196). Dans le royaume du football de Jacques et Pierre se mélangent des enfants arabes et français (P.H. p.218). Il met également en évidence dans son récit que les deux femmes qui travaillent pour

Mme Marlon (la mère de Pierre) à la lingerie sont l'une arabe, l'autre française (P.H. p.219). Il semblerait que ces contacts entre Arabes et Français ont été établis par la force des choses, mais il y en a qui paraissent tout à fait naturels. Le tout premier chapitre évoque immédiatement la proximité de deux hommes, Henri Cormery et Kadour, qui sont assis sur la même banquette de la carriole (P.H. p.12). Ils s'entraident pour que la femme de Cormery reçoive de l'assistance pour accoucher, et un lien fraternel entre ces deux hommes s'établit. Le deuxième Arabe, Abder, que l'on rencontre dans *Le premier homme*, travaille dans la tonnellerie de l'oncle Ernest. C'est un homme accepté par ses collègues et ses camarades français (P.H. p.120). En faisant allusion aux *Muets*, qui traite d'une grève des tonneliers, Yvars, le protagoniste, rompt son pain et le partage avec Saïd. Les tonneliers passent par des moments difficiles, mais retrouvent la solidarité et la fraternité en la compagnie des hommes, qu'ils soient français ou arabes. Lors d'un accident dans l'atelier, où Jacques écrase le majeur de sa main droite en tombant, l'oncle Ernest l'emmène chez un docteur arabe, ce qui montre une confiance totale dans l'aptitude de ce médecin. Le médecin arabe est aussi capable qu'un médecin français de bien faire son métier (P.H. p.122). Cet incident montre la bonne entente et un respect mutuel entre Français et Arabes, mais se limite néanmoins à un niveau professionnel. Rarement, ces deux groupes se rendent visite l'un à l'autre dans leurs maisons: "le soir venu, ils se retireraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais" (P.H. p.257). Une vraie osmose entre ces deux peuples au niveau social s'avère impossible, car il ont des

cultures et des habitudes différentes. Ils ne partagent pas de loisirs, parce que la mentalité européenne diffère de la mentalité arabe. Les Français et les Arabes se retrouvent dans l'espace public uniquement, et jamais dans une maison; ils se rendent au même cinéma populaire (P.H. p.91). Il semble que c'est un contact à sens unique. Le cinéma se trouve en Algérie grâce à la France, donc les Arabes sont initiés à la culture française et non à la leur. Les Arabes sont aussi soumis à la musique française que l'on joue sur la place. "Le visage dur et impénétrable des Arabes autour des kiosques" est paradoxal au "rire et la figure volontaire de Veillard" (P.H. p.180). La discordance entre les deux peuples est évidente lorsque les Arabes se promènent le dimanche "avec leur femmes toujours voilées mais chaussées de souliers Louis XV" (P.H. p.73). Dans *Le premier homme* il n'y a nulle part une interaction, sauf lorsque Jacques est invité par Tamzal à boire le thé chez lui. Toujours est-il qu'il ne s'agit pas d'une visite amicale spontanée, mais d'une visite avec un objectif bien spécifique, c'est-à-dire celui de prendre des renseignements sur son père. Les rapports franco-arabes sont limités au niveau professionnel. Il n'y a guère de rapports au niveau social, du moins dans *Le premier homme*. Ils s'entendent dans l'atelier, parce qu'ils sont tous privés de leur environnement 'français' ou 'arabe'. Ils sont réunis par le travail et le respect de la main-d'oeuvre.

Arabes et Français vivent côte à côte dans le même pays, l'Algérie, qu'ils considèrent leur patrie. Même si ces deux peuples ne partagent pas la même culture, ni les mêmes moeurs,

ils se rapprochent par les mêmes conditions de pauvreté. La population algérienne est composée d'Européens de nationalités différentes et d'Arabes. Dans son essai *L'Été*, Camus décrit les Français d'Algérie comme "une race bâtarde, faute de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, Grecs enfin s'y sont rencontrés. Ces croisement brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats" (*L'Été*, E.1965, p.848). La maison où habitent Jacques et sa famille et les autres maisons qui donnent sur la cour représentent un microcosme de la population algérienne. Une famille espagnole et un ménage arabe y habitent. Ces familles d'origines différentes arrivent à vivre ensemble en s'entendant bien et se protègent même l'une l'autre. Quand Jacques descend chercher une poule pour sa grand-mère, il y a Monsieur Tahar, le vieil Arabe, qui s'enquiert du bruit dans le poulailler. Il y a un respect naturel de l'enfant envers le vieillard, puisqu'il s'adresse à lui en disant 'monsieur' (P.H. p.213).

En se rendant à son village natal pour se renseigner sur son père, Jacques reçoit des nouvelles du fermier Veillard. Celui-ci parle de l'avènement des premiers colons venus de France pour s'installer en Algérie, de leur rencontre avec les peuples indigènes de ce pays et de leur misère. Les quarante-huitards (les colons français de 1848), dont deux tiers meurent de maladie, marquent le début de plusieurs générations, dont sont issus Veillard et sa famille. Jacques ne descend pas des quarante-huitards. Sa mère descend des Espagnols de Mahon, que sa famille avait quitté parce qu'ils y mouraient de faim. Le père

de Jacques est d'origine alsacienne; ses ancêtres ont refusé la domination allemande en 1871 et opté pour l'Algérie, Terre Promise. A travers les conversations avec Veillard, Jacques obtient des informations sur l'avènement des quarante-huitards, et aussi sur les attitudes entre les colons et les indigènes, attitudes sollicitées par un pays comme l'Algérie : c'est un pays où "on abat et on reconstruit, on pense à l'avenir et on oublie le reste" (P.H. p.166). Pendant les années 1950, l'Algérie se trouve plongée dans une guerre civile et devient un pays dangereux pour les fermiers français, qui sont en butte aux attaques des terroristes. Ils s'endorment la nuit avec leur fusil à côté d'eux. C'est une situation très semblable à celle de l'Afrique du Sud, où les fermiers sont aussi très vulnérables. Les relations entre les agriculteurs français et les ouvriers arabes sont ambiguës. Les Français pourvoient aux besoins des Arabes en leur donnant du travail, mais profitent en même temps de leur main-d'oeuvre peu chère. Ils dépendent les uns des autres. *Le premier homme* souligne ce que constitue 'être un homme'. Veillard explique que les Français et les Arabes sont "faits pour s'entendre" (P.H. p.168), même en considérant les différences culturelles, religieuses et politiques : "Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et puis on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça" (P.H. p.168-9). Veillard croit que la guerre civile sera courte, qu'elle résoudra les problèmes en Algérie et que Français et Arabes vivront en paix. Il y a deux collectivités qui s'opposent ici, les Français algériens et les Français

métropolitains. Veillard souligne l'incompréhension et l'ignorance des Français métropolitains parce qu'ils n'ont jamais quitté leur pays. Les 'pieds-noirs' ou les Algériens français sont considérés comme des 'exploiteurs' ou comme des 'possédants assoiffés de sang'. S'il y a eu des 'exploiteurs' en Algérie, il y en a "plutôt moins qu'en métropole et le bénéficiaire du système colonial est la nation française toute entière" (*Chroniques Algériennes*, E.1965, p.897 et 963). Camus critique les Français métropolitains qui blâment les Français algériens d'avoir exploité le pays et opprimé les Arabes : "Si certains Français considèrent que, par ses entreprises coloniales, la France [...] est en état de péché historique, ils n'ont pas à désigner les Français d'Algérie comme victimes expiatoires [...] ils doivent s'offrir eux-mêmes à l'expiation" (Ibid., E.1965, p.897).

Ce qu'une majorité d'Arabes veut n'est pas une politique de réparation, comme le suggère Camus dans ses *Chroniques Algériennes*, mais elle veut qu'on lui rende sa terre. Ceci implique l'expulsion des Français d'Algérie. Quand l'ordre d'évacuation arrive, le père de Veillard l'accueille très mal. Il ouvre toutes les cuves et arrache chacune de ses vignes sur toute l'étendue de la propriété (P.H. p.167). Il n'arrive pas à comprendre qu'il doive abandonner la ferme qu'il a mise sur pied et développée pendant tant d'années. Il préfère la détruire lui-même que de la voir détruite par quelqu'un d'autre : "puisque ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer" (P.H. p.168). Le terrorisme ne touche pas seulement les Français, mais aussi les Arabes. Les Arabes eux-mêmes se méfient. Le vieux

Tamzal, qui était le gardien d'une des fermes de Saint-Apôtre, devait avoir une vingtaine d'années en 1913 lors de la naissance de Jacques. Jacques va également se renseigner auprès de lui. Puisque c'est la guerre civile, "les portes mettent du temps à s'ouvrir au pays de l'hospitalité" (P.H. p.170). Il y a une crainte même parmi les Arabes. Il semble y avoir une différence dans les relations franco-arabes dans les villes et à la campagne. Dans les villes, ces deux peuples se côtoient au long des journées, mais se retirent chacun dans sa maison, le soir venu. A la campagne, les tensions franco-arabes paraissent moins évidentes, ce qui est illustré par l'amitié entre Veillard et Tamzal. Dès que Tamzal sait que Jacques est un ami (on est ami quand on est né dans le même pays) il l'invite à boire le thé, boisson nationale des Arabes. Ce geste simple renforce le rapprochement de deux peuples différents. Le rapprochement des deux hommes, Veillard et Tamzal, illustre le principe qu'il existe en réalité deux collectivités arabes et deux collectivités françaises. En ville, Français et Arabes ne se fréquentent pas et se barricadent dans leurs maisons. A la campagne, quoique Français et Arabes se méfient et prennent du temps à ouvrir leurs portes, il y a un lien amical et solidaire entre eux. Les fermiers arabes et français à la campagne se rapprochent également par le même métier, l'agriculture, et sont soumis aux éléments de la nature. Il semble y avoir une bonne entente et une attitude plus détendue. Avec la croissance des grandes villes en Algérie, la collectivité populaire est touchée par l'urbanisation. La grand-mère a quitté sa petite ferme du Sahel après la mort de son mari, pour venir s'installer à Alger. En

ville elle a au moins pu mettre ses enfants au travail dès l'âge de l'apprentissage. La ville est par excellence le lieu du travail et de la richesse abondante. Après la Deuxième Guerre Mondiale, plusieurs familles sans mari et sans père quittent la campagne pour venir travailler dans la ville. La mère de Jacques est venue avec ses enfants vers le petit appartement de sa mère dans le faubourg misérable. Pendant les années difficiles de la guerre, la ville offre plus de travail que la campagne et c'est là que la mère de Jacques a pu trouver du travail à la cartoucherie de l'Arsenal militaire.

Jacques déteste la violence. A cause du malaise et des tensions franco-arabes qui règnent en Algérie dans les années cinquante, les confrontations sont de plus en plus nombreuses. Des bagarres éclatent entre Français et Arabes à cause des sentiments racistes. Ce sont deux nationalismes opposés, chacun défendant ses positions avec acharnement. Dans les Annexes, la question est posée : "ce que deviennent les valeurs françaises dans une conscience algérienne, celle du premier homme. La chronique des deux générations explique le drame actuel" (P.H. p.314). Pourquoi y a-t-il des antagonismes? Les tensions interraciales sont le résultat de tant d'années d'oppression par les colonisateurs et aussi par leur ignorance envers les Arabes. Lors d'une bagarre entre un Français et un Arabe, deux camps s'opposent, et l'on décrit les Arabes comme une 'masse', 'une foule de visages sombres et fermés', 'une foule menaçante et qui ne menaçait rien pourtant, sinon par sa présence' (P.H. p.258). Les Arabes sont décrits ainsi parce qu'ils créent la crainte. Les

Arabes 'déguisés' de leur djellabah inspirent la peur pour ceux qui ne les connaissent pas et présentent une force politique potentielle. Les Français algériens les connaissent mieux parce qu'ils sont du pays et parce que "seul le courage permettait d'y vivre" (P.H. p.258). Parce que les Arabes constituent la majorité de la population algérienne, leur simple nombre semble menacer les Français qui sont dans la minorité. La foule, la collectivité populaire, est perçue parfois comme étant menaçante aux yeux d'autres minorités (par exemple le peuple enragé et menaçant chez Zola). La masse populaire, c'est le 'géant qui s'éveille', concept qui, à partir du XIXe siècle, prend de plus en plus d'ampleur.

Le passage de la page 258 met aussi en évidence le manque de connaissances de Jacques à propos des Arabes et de l'Islam, lui qui "se représente l'Islam comme une religion normative, obscurantiste et réactionnaire" (Guérin, Esprit, mai 1995, p.11). La présence d'une mosquée qui se trouve sur le chemin que prennent Pierre et Jacques pour se rendre au lycée n'est mentionnée qu'une seule fois: "la mosquée blanche" (P.H. p.196). A part cette référence timide à la mosquée, aucune allusion n'est faite à l'Islam. Il est possible de reprocher à Jacques (et à Camus) cette omission, qui est due à son éducation française, qui ne parle pas de l'Islam. D'un autre côté, il faut souligner que la religion en général ne tient aucune place importante dans la vie de Jacques et sa famille : "Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtements de l'au-delà" (P.H. p.153). Il est néanmoins important

de noter qu'une description de la vie et du comportement des Arabes n'est pas présente dans *Le premier homme*. On peut aussi en déduire que Camus a omis ces détails parce qu'il entendait écrire une oeuvre biographique sur les siens, tel qu'il a vécu sa vie avec eux, et donc non sur les Arabes. S'ils apparaissent peu dans *Le premier homme*, c'est que Jacques-enfant entre très peu en contact avec eux. Comme adulte, quand Jacques est mêlé au problème algérien et prend une position politique, il accueille Saddok, un Arabe 'francisé', "le droit d'asile étant sacré" (P.H. p.279). Quoique Saddok désapprouve la position politique que prennent les intégristes, il dit : "Les Français ont raison, mais leur raison nous opprime. Et c'est pourquoi je choisis la folie arabe, la folie des opprimés" (P.H. p.313). Le fanatisme et le désir d'appartenir à une certaine collectivité, dans ce cas-ci le peuple arabe, rend l'homme aveugle dans ses décisions et ses prises de position et le pousse à avoir recours à la violence. Quand l'homme est pris par une passion aveugle, il est poussé à des excès, et se refuse à participer au dialogue et à la négociation. Le Front de Libération Nationale (F.L.N.), mouvement intégriste, a substitué la violence au débat politique et entrave tout développement et toute évolution. L'Algérie avait et a toujours besoin d'une politique constructive, qui prend conscience de toutes les prises de positions politiques, ainsi que des intérêts du peuple algérien tout entier. L'intégrisme est une forme d'extrémisme qui s'oppose à toute évolution et qui détruit tout espoir d'arriver à une solution pacifique. Le progressisme est plus acceptable, car il préconise des idées politiques et sociales libérales.

On pourrait penser que l'épisode où Jacques et ses camarades du lycée harcèlent un marchand arabe chauve, qu'ils surnomment "patinoire à mouches" et "vélodrome à moustiques" (P.H. p.198), est une évidence de plus de racisme. On souligne ici 'apparemment' parce qu'ils auraient dit et fait la même chose si cela avait été un marchand français. Jacques et ses camarades sont après tout des enfants et se moquent de cet homme à cause de son apparence. Cet incident leur sert néanmoins de leçon, parce qu'ils n'arrêtent d'harcèler le marchand qu'après avoir reçu des coups par des jeunes gens arabes, payés par le marchand. La preuve que ce n'est qu'une escapade d'enfants est démontrée par leur aveu: "Après tout [...] nous étions dans notre tort" (P.H. p.198). Cependant, Jacques se rend compte plus tard que "les hommes font semblant de respecter le droit et ne s'inclinent jamais que devant la force" (P.H. p.199). Alors qu'ils ont persécuté le marchand, ce sont eux qui sont persécutés maintenant. Il faut savoir que ces rôles de "persécutés-persécuteurs" (P.H. p.178) changent et changeront toujours dans l'histoire. En 1871 la famille du père de Jacques en Alsace a revendiqué ses terres aux insurgés, et s'était donc à son tour retrouvé du côté des persécuteurs. C'est surtout ce problème de persécutés-persécuteurs que craignent Camus et Jacques, parce que les victimes en sont des innocents. Les persécutés, les Arabes, se révoltent mais s'attaquent aveuglément à tout le monde: "Le train a sauté, 4 enfants sont morts...des innocents" (P.H. p.277). En temps de guerre ce phénomène de persécutés-persécuteurs se manifeste aussi. L'homme persécuté peut devenir persécuteur quand le moment se présente dans l'histoire parce qu'il est avide de

vengeance. Jacques, honteux, se rend compte lors de sa bagarre à l'école avec Munoz "que la guerre n'est pas bonne, puisque vaincre un homme est aussi amer que d'en être vaincu" (P.H. p.146). La victoire pour les uns signifie donc la défaite pour les autres. Pourtant, le doute autour la victoire prévaut parce que sa durée est incertaine. Avant qu'on s'en aperçoive les persécutés-perdants deviennent les persécuteurs-vainqueurs.

Il se trouve aussi un grand écart entre les deux peuples en ce qui concerne l'éducation. Même chez le peuple français, il y a une discrimination au niveau des classes, ce qui implique que seulement les enfants de familles aisées peuvent aller au lycée. Jacques et Pierre sont choisis grâce à leur intelligence et leur aptitude. Le nombre d'enfants arabes à la communale est assez élevé, mais une fois au lycée, "les lycéens arabes étaient l'exception" (P.H. p.187). Jacques met en évidence le fait que la distinction entre les races est plus grande qu'entre les classes, parce que les Français au moins peuvent jouir d'une bourse. Les deux collectivités, arabe et française, se recoupent dans un sens différent. La collectivité populaire n'est donc pas basée uniquement sur l'aspect racial, mais aussi social. La discrimination est évidente, lorsqu'on voit que ce sont des enfants français qui reçoivent des bourses et non des enfants arabes. Jacques en est conscient quand il admet : "Dans ce pays d'immigration, d'enrichissement rapide et de ruines spectaculaires, les frontières entre les classes étaient moins marquées qu'entre les races. Si les enfants avaient été arabes, leur sentiment eût été plus douloureux et plus amer" (P.H. p.186-

187). Moins les pauvres ont de privilèges, plus ils deviennent sensibles à leur situation de défavorisés. Ils éprouvent un ressentiment à l'égard des classes privilégiées, et si cette classe est d'une race différente, le ressentiment devient même plus aigu. Jacques est conscient que cette discrimination raciale produit des sentiments d'amertume. S'il y a des malentendus entre ces deux peuples, ils commencent à l'école. Le peuple Kabyle n'avait-il pas demandé des écoles, de l'enseignement pour tout le monde, filles et fils : "certains Kabyles prennent conscience du fossé que l'enseignement unilatéral creuse entre leurs femmes et eux... Donnez-nous des écoles de filles, sans quoi cette cassure déséquilibrera la vie des Kabyles" (*Chroniques Algériennes*, E.1965, p.921). A cause d'un manque d'enseignement, le peuple arabe n'évolue pas et devient désillusionné. Par conséquent, les enfants sont vulnérables, ne trouvent pas d'emploi et sont embrigadés par des mouvements révolutionnaires, voire terroristes. Il semblerait que la France ait eu beaucoup de tort à ne pas répondre aux besoins du peuple arabe, et en subisse aujourd'hui les conséquences. Par ailleurs dans *Le premier homme*, on parle justement du lycée qui "tourne le dos à la ville arabe" (P.H.p.203), excluant et refusant toute influence arabe. S'il y a des enfants arabes au lycée, selon le système d'éducation en vigueur à l'époque, ils sont soumis à la culture et à la langue française et aucune place n'est réservée pour la promotion de leur culture et de leur langue.

Camus parle d'une politique de réparation dans ses *Chroniques Algériennes*, mais il est difficile de réparer les

dommages faits pendant tant d'années. Cependant, il parle d'une telle politique par amour pour l'Algérie, qui est sa patrie et celle des siens : "De toute façon, il faut qu'Arabes et Français trouvent le moyen de vivre ensemble, étant condamnés à vivre ensemble" (Grenier, 1968, p.173). *Le premier homme* ne traite pas de la guerre d'Algérie, mais elle est annoncée par prolepses à travers l'oeuvre et à la fin, dans les Annexes : l'attentat à Belcourt, la conversation sur le terrorisme, la conversation avec le lieutenant para, les conversations avec Veillard et Tamzal, la mention d'une révolte et de jeunes commissaires politiques du FLN. La prise de conscience même dans les Annexes laisse entrevoir que ce qu'il souhaite ne se réalise pas. Mais, en tant qu'écrivain, Camus est soutenu par son art : "La noblesse du métier d'écrivain est dans la résistance à l'oppression, donc au consentement à la solitude" (Ibid., p.322). Quoiqu'il soit Français de nationalité, il est surtout Algérien. Dans *Le premier homme* il ne défend ni les principes des Français ni ceux des Arabes. Il décrit l'Algérie de son enfance telle qu'il l'a vécue, de façon réaliste et peut-être nostalgique. Dans ses descriptions, Camus se rapproche probablement plus du populisme, parce qu'il nous présente *Le premier homme* comme une oeuvre où il s'interroge sur la vie. Les deux peuples n'y sont pas romantisés, mais ils sont plutôt évoqués à travers leurs interactions et relations quotidiennes. Il est surtout conscient que ces deux communautés sont séparées l'une de l'autre par leurs cultures différentes et il ne cesse de croire que sa trêve civile pourrait épargner beaucoup de sang, quoique ce soit peut-être un souhait idéaliste, une utopie. *Le premier homme* suggère que la

séparation et la ségrégation sociale et raciale est en fin de compte inévitable.

Conclusion

Le premier homme met en évidence la préoccupation et la compassion que Camus ressentait pour sa famille pauvre et illettrée. Nous avons travaillé à partir du noyau de la famille de Jacques pour arriver enfin à des conclusions plus générales sur la condition du peuple. C'est une oeuvre qui s'adresse à nos sentiments parce qu'elle nous paraît humaine. Elle contient, tissée dans sa narration, la chronique du petit peuple algérien, auquel appartient Jacques/Camus, qui vit dans la pauvreté mais pas dans l'extrême misère. *Le premier homme* souligne dans quelle mesure il est presque impossible de se débarrasser de cette 'condition de pauvre'. Ayant vécu dans le contexte d'une famille ouvrière pauvre, Camus semble être imprégné par une sensibilité profonde au peuple et à sa condition. Cependant, ses sentiments sont mis en évidence par le fait qu'il est, lui-même, marqué par la 'condition de pauvre', la condition qu'il a subi pendant toute sa vie. Il semblerait que cette condition soit indélébile.

Camus fait remarquer dans la Préface de *L'Envers* et *l'Endroit* (E. 1965, p.8) que la pauvreté ne lui a pas enseigné le ressentiment, mais une certaine fidélité, au contraire, et la ténacité muette. La fidélité et la ténacité sont des qualités acquises par Camus et reflétées dans l'image du peuple. Il est fidèle au peuple dans la mesure où il essaie de rendre l'image du peuple de façon réaliste et non-idéalisée. *Le premier homme* et *L'Envers* et *l'Endroit* sont les seuls textes de Camus quasi autobiographiques. L'aspect autobiographique de ces deux textes s'ajoute à l'aspect romanesque. Dans *Le premier homme*, Camus a présenté un témoignage personnel, des descriptions véridiques,

des personnages basés sur sa famille et des événements qui se sont réellement déroulés. Ces données autobiographiques sont mêlées au romanesque. Il est évident que *Le premier homme* raconte la vie de Camus et de sa famille.

La famille de Jacques est représentative d'une collectivité plus grande, c'est-à-dire la collectivité populaire et ouvrière, qui constitue le thème principal de notre analyse. Les vues de Camus sur cette collectivité sont marquées par une attitude de tolérance et de compassion, à la différence d'autres auteurs qui rejettent la classe sociale à laquelle ils appartiennent par leur naissance (par exemple Sartre). Malgré cette sympathie pour le peuple, il n'existe pas d'idéalisation du peuple dans *Le premier homme*, ni dans l'oeuvre entière de Camus. La vie du peuple, telle qu'elle est décrite dans *Le premier homme* est une tentative de reconstitution de ce qu'il a réellement vécu. *Le premier homme* est, en fin de compte, une chronique sans préjugés, dans un sens un témoignage d'amour. *Le premier homme* témoigne de l'amour (parfois désespéré) de Jacques pour sa famille, mais également d'un amour plus vaste pour la collectivité populaire en entier. C'est un amour qui se préoccupe du bien-être du peuple.

Dans *Le premier homme*, nous travaillons en miniature, et nous essayons de définir l'image du peuple alors qu'elle est en partie occultée. Le but de cette étude a été de distinguer entre l'expérience personnelle de Jacques/Camus de la pauvreté au sein de sa famille et les généralisations auxquelles Jacques/Camus arrive à partir de cette enfance pauvre. Nous avons également

tenu compte de ce que dit Camus dans d'autres oeuvres sur la condition populaire. Ce qu'il dit sur sa famille confirme au niveau personnel ce qui ressort du peuple dans les oeuvres qui précèdent. Nous avons tenté de le démontrer en nous référant à l'oeuvre entière de Camus.

Dans notre étude de l'image du peuple dans *Le premier homme*, les références que nous faisons aux oeuvres précédentes témoignent de tout un éventail de représentations du peuple. Nous avons analysé le peuple du *Premier homme* à la lumière de l'oeuvre entière. Nous avons également tenté de démontrer comment *Le premier homme* s'intègre dans l'oeuvre de Camus au niveau de notre analyse. Si l'on passe en revue ses oeuvres où figure le peuple, nous constatons que dans *L'État de Siège*, le peuple est surtout présenté par l'intermédiaire de représentants: le chœur, le pêcheur, la femme. Dans cette pièce, le peuple, en tant que thème social, reste pourtant le personnage principal. Dans *La révolte dans les Asturies*, la collectivité des mineurs révoltés tient le rôle principal dans l'action de la pièce. La collectivité ouvrière est également au centre dans *Les Muets*. Bien que les révolutionnaires agissent en faveur de la masse populaire, elle ne représente pas le personnage principal dans *Les Justes*. Le peuple, en tant que tel, est absent de cette pièce et ne participe pas à l'action principale. Le peuple kabyle dans les *Chroniques Algériennes* fait l'objet d'une enquête faite par Camus et il fait donc office de personnage principal passif. Dans chacune de ses oeuvres, le peuple est la collectivité la plus importante. Le peuple prend sa place dans l'oeuvre comme dans la

société et Camus s'efforce de susciter des sentiments de respect et de reconnaissance envers cette collectivité. *Le premier homme* semble résumer l'image entière du peuple.

Dans *Le premier homme*, la collectivité populaire et ouvrière est présentée au travers de la famille de Jacques et du quartier de Belcourt, quartier populaire et pauvre, où Européens et Arabes cohabitent. Belcourt est un microcosme qui représente la vie populaire en Algérie, soulignant surtout les relations raciales, professionnelles et personnelles. Nous avons démontré qu'il existe un glissement entre le niveau personnel de Jacques/Camus et le niveau plus général de la collectivité populaire. C'est en utilisant une méthode comparative et linéaire que l'on peut répondre à la question suivante: dans quelle mesure peut-on généraliser à partir des expériences personnelles de Jacques/Camus? Les expériences personnelles de Jacques/Camus donnent de la crédibilité au témoignage de la condition du peuple. Nous avons essayé de démontrer comment les expériences personnelles ont influencé l'interprétation de l'image du peuple dans plusieurs écrits de Camus. *Le premier homme* est le point culminant de cette étude comparative.

La collectivité populaire dans *Le premier homme* est aussi traitée selon une optique politique et raciale. Nous avons parlé de deux collectivités populaires de race et de culture différentes. Il s'agit des Français et des Arabes, des colonisateurs et des colonisés, des chrétiens et des musulmans. Il s'agit du côtoiement quotidien de deux ethnies différentes

qui, pourtant, n'aboutit pas toujours à l'interaction. Il faut toutefois souligner que ce roman est un témoignage émouvant et pas une oeuvre militante. *Le premier homme* n'offre pas une enquête sociologique ou politique à propos des membres de la collectivité populaire mixte à Belcourt, contrairement aux *Chroniques Algériennes*. *Le premier homme* témoigne de la vie de Jacques et de sa famille à Belcourt, ainsi que des relations réciproques entre Européens et Arabes. La politique ne tient pas la place principale dans l'oeuvre, mais se trouve évoquée par des allusions et des références à la guerre d'Algérie, aux tensions raciales, à l'attentat dans le quartier de Belcourt.

Camus est issu d'une famille ouvrière qui, elle-même, appartient à la collectivité populaire. Dans *Le premier homme*, il rend un grand hommage à cette famille qui, 'par son seul silence, sa réserve, sa fierté', lui a donné pour toujours 'ses plus hautes leçons' (*L'Envers et l'Endroit*, E.1965, p.5-6). Même en s'éloignant du foyer et du quartier populaire, Camus reste toujours imprégné de sa 'condition de pauvre' et des attitudes et des réflexions caractéristiques des classes populaires. Avec *Le premier homme*, il essaie de retracer et de justifier les racines de son existence et de mettre en valeur l'influence qu'ont exercée sa famille et la collectivité populaire sur lui.

Dans *Le premier homme* nous constatons que l'image du peuple qui est donnée par l'auteur est enrichie par la connaissance intime qu'il en avait. Étant situé dans le cadre de l'Algérie, *Le premier homme* offre une image complexe et multiple de ce

peuple dans la société algérienne. Camus et son oeuvre ont contribué considérablement à créer une image détaillée et objective du peuple, vu et décrit selon différents angles d'approche: sociologique, ethnique, racial et politique. Avec *Le premier homme* nous avons une oeuvre qui enrichit le concept du peuple dans la littérature française.

Bibliographie

A. Texte Primaire :

Albert Camus 1994 *Le Premier Homme*
(Éditions Gallimard : Paris)

B. Textes Secondaires :

Quillot, R. 1962 *Albert Camus : Théâtre, récits, nouvelles*
(Bibliothèque de la Pléiade - Éditions Gallimard : Paris)

Quillot, R. 1965 *Albert Camus : Essais*
(Bibliothèque de la Pléiade - Éditions Gallimard : Paris)

Albert Camus 1972 *A Happy Death* translated from the
French by Richard Howard (Penguin Books : Great Britain)

Albert Camus 1958 *Caligula* suivi de *Le Malentendu*
(Éditions Gallimard : Paris)

Albert Camus 1962 *Carnets I : mai 1935 - février 1942*
(Éditions Gallimard : Paris)

Albert Camus 1964 *Carnets II : janvier 1942 - mars 1951*
(Éditions Gallimard : Paris)

C. Études sur Camus et son oeuvre :

Ardizio, M. 1982 *Camus "Biographies Travelling"*
(Éditions Duculot : Paris - Gembloux)

Boone, D. 1987 *Camus* (Henri Veyrier : Paris)

Brée, G. 1959 *Camus* (The State University :
United States of America)

Brée, G. 1962 *Camus : A collection of critical essays*
(Prentice-Hall, Inc. : Englewood Cliffs, N.J.)

Brée, G. 1974 *Camus and Sartre : Crisis and
Commitment* (Calder & Boyars : London)

Brisville, J.-C. 1959 *Camus* (Gallimard : Paris)

Brunel, P. 1972 *Histoire de la littérature française*
(Bordas : Paris)

- Burgelin, P. 1952 *La Métaphysique de la Révolte*
Extrait de la Revue d'Histoire et de Philosophie
Religieuses no. 4 (Presses Universitaires de
France : Paris)
- Chassang, A. et Ch. Senninger 1966 Recueil de
textes littéraires français XIXe siècle
(Hachette : Paris)
- Chavanes, F. 1990 *Albert Camus : "Il faut vivre
maintenant"* (Les Éditions du Cerf : Paris)
- Cielens, I. 1985 *Trois fonctions de l'exil dans les
oeuvres de fiction d'Albert Camus : initiation,
révolte, conflit d'identité* (Uppsala
universitet : Sweden)
- Coffy, R. 1963 *Dieu des Athées : Marx, Sartre, Camus*
(Éditions Gamma : Paris) deuxième édition
- Colozzi, R. juin 1973 sous la direction de M. André le
Révérend *Harmonies et Contrastes dans l'oeuvre
d'Albert Camus ou l'Algérie, patrie de déchirement*
- Cruikshank, J. 1959 *Albert Camus and the Literature
of Revolt* (Oxford University Press : London)
- De Vigny, A. 1950 *Oeuvres Complètes* texte présenté
et commenté par F. Baldensperger (Bibliothèque de la
Pléiade - Éditions Gallimard : Paris) Tomes I et II
- East, B. 1984 *Albert Camus* (Bellarmin : Montréal)
- Einhorn, E. 1952 *Populist Movement in French
Literature* (University of Cape Town : South
Africa)
- Gagnebin, L. 1964 *Albert Camus : Dans sa lumière*
(Cahiers de la Renaissance Vaudoise : Lausanne)
- Gallimard 1967 *Hommage à Albert Camus : 1913-1960*
(Gallimard : Paris)
- Gay-Crosier, R. 1967 *Les Envers d'un échec, étude sur
le théâtre d'Albert Camus* (Lettres Modernes :
Paris)
- Gay-Crosier, R. *Albert Camus* 1980 Second
International Conference February 21-23, 1980
(The University of Florida : Gainesville)
par André Abbou : " La deuxième vie d'Albert Camus :
les paradoxes d'une 'aventure' singulière de notre
culture" pp 277-290
- Grenier, J. 1968 *Albert Camus* (Gallimard : Paris)

- Guilloux, L. 1953 " *La maison du peuple* " suivi
de "*Compagnons*" Préface d'Albert Camus
(Grasset : Paris)
- Hermet, J. 1976 *Albert Camus et le Christianisme*
L'espérance en procès (Paris)
- Hourdin, G. 1960 *Camus : Le Juste* (Les Éditions
du Cerf : Paris)
- Hugo, V. 1951 *Les Misérables* édition établie et
annotée par Maurice Allem (Bibliothèque de la
Pléiade - Éditions Gallimard : Paris)
- Jaques, F. 1983 *L'idée de la collectivité dans le*
théâtre d'Albert Camus (Association des Études
Françaises en Afrique Australe no.12 : Afrique du Sud)
- Lebesque, M. 1963 *Camus : par lui-même*
(Éditions du Seuil : Paris)
- Leclercq, P-R. 1990 *Rencontre avec Camus*
(Éditions de l'École : Paris)
- Lévi-Valensi, J. 1991 *La Peste d'Albert Camus*
(Éditions Gallimard : Paris)
- Lottman, H.R. 1979 *Albert Camus : a biography*
(Weidenfeld and Nicolson : London)
- Majault, J. 1965 *Camus : révolte et liberté*
(Éditions du Centurion : Paris)
- Michelet, J. 1952 *Histoire de la Révolution Française*
édition établie et annotée par Gérard Walter
(Bibliothèque de la Pléiade - Éditions Gallimard :
Paris) tomes I et II
- Monnoyer, M. 1989 *Journaliste en Algérie ou l'histoire*
d'une utopie (Les Plaines : Montpellier)
- Mounier, E. 1953 *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos :*
l'espoir des désespérés (Éditions du Seuil : Paris)
- O'Brien, C.C. 1977 *Camus* (Fontana Modern Masters :
Glasgow)
- Parker, E. 1965 *Albert Camus : The artist in the*
arena (University of Wisconsin Press : United
States of America)
- Picon, G. 1970 " *Remarques sur La Peste* " dans
J. Lévi-Valensi *Les critiques de notre temps et*
CAMUS (Éditions Garnier Frères : Paris) pp. 77-84

- Robin, M. "Remarques sur l'attitude de Camus face à la guerre d'Algérie" dans Jeanyves Guérin *Camus et la politique : Actes du Colloque de Nanterre 5-7 juin 1985* (Éditions l'Harmattan : Paris) p 185
- Roblès, E. 1995 *Camus : Frère de Soleil* (Éditions du Seuil : Paris)
- Sarocchi, J. " De La Mort Heureuse à Le Premier Homme" (thèse non-cataloguée à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine - 25, rue de Lille, Paris)
- Sarocchi, J. 1995 *Le Dernier Camus ou Le Premier Homme* (Librarie A.-G. Nizet : Paris)
- Savage-Brosman, C. *Dictionary of Literary Biography : French Novelists, 1930 - 1960* Vol. 72 (Gale Research Inc : Detroit, Michigan 48226)
- Simon, P-H. et R-M Albérès, P. de Boisdeffre, J. Daniel, P. Gascar, M. Lebesque, A. Parinaud, E. Roblès et J. Roy 1964 *Camus* (Librairie Hachette : Paris)
- Thody, P. 1989 *Albert Camus* (Macmillan Publishers Ltd : England)
- Thody, P. 1968 *Anouilh* (Oliver and Boyd Ltd : London)
- Viallaneix, P. 1973 *Cahiers Albert Camus 2 : 'Le Premier Camus'suivi de 'Écrits de Jeunesse d'Albert Camus'* (Éditions Gallimard : Paris)
- Voltaire 1994 *Candide* (Librio, Flammarion:Paris)
- Walker, D.H. (25-27 mars 1993) *Albert Camus : Les Extrêmes et l'équilibre* Actes du Colloque de Keele
- Wolf, N. 1990 *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline* (Presses Universitaires de France : Paris)
- Zola, E. *Les Rougon-Macquart* tome I-1961 et tome II-1964 édition intégrale publiée sous la direction d'Armand Lanoux, études, notes et variantes par Henri Mitterand (Bibliothèque de la Pléiade - Éditions Fasquelle et Gallimard : Paris)

D. Articles sur Camus :

- Esprit mai 1995 No. 211 *Des 'Chroniques Algériennes' au 'Premier Homme'. Pour une lecture politique du dernier roman de Camus* par Jeanyves Guérin pp 5-16 (Éditions Esprit : Paris)

Le Figaro littéraire CXX jeudi 27 juillet 1995 (No. 15843) Édition de 5 heures

Le Français dans le Monde août/sept. 1994 No. 267
Camus retrouvé 'Le premier homme' pp 12-13
 (Hachette Edicef : Paris)

Le Français dans le Monde octobre 1994 no.3 (Vidéo)
Camus : l'homme debout

Le Français dans le Monde janvier 1995 No. 270
Dossier : Camus l'homme retrouvé pp 48-56
 (Hachette Edicef : Paris)

London Review of Books Vol. 16, No. 17, 8 Sept. 1994
Something Royal by John Sturrock (Edited by Mary-Kay Wilmers : London)

Magazine littéraire No.276, avril 1990
Dossier : Albert Camus pp 18-53 (Paris)

Magazine littéraire No.322, juin 1990 *Albert Camus*
 par Bernard Fauconnier et Gilles Cervera pp 60-63
 (Paris)

Magazine littéraire No.336, octobre 1995 *Inédit : Sur Francis Bacon et Albert Camus, deux articles de Dino Buzzati* pp 55-56 et *Buzzati/Camus : Le Désert et le Royaume* par Michel Suffran pp 57-60 (Magazine Littéraire : Paris)

Le Monde Samedi 16 avril 1994 'Un roman inédit du Prix Nobel de littérature' *L'enfance inguérissable d'Albert Camus* par Florence Noiville

Newsweek (International Newsmagazine) Vol.123, No.19, May 9,1994 *French Clamor for New Camus - Books : Instant Classic or Banal Chronicle ?*
 (Newsweek, Inc. : New York)

The New York Review of Books Vol.41, No.16, Oct.6,1994
The Lost World of Albert Camus by Tony Judt pp 3-5

La Nouvelle Revue Française numéro spécial de mars 1960 *Une image radieuse* par R.L. Bruckberger p.520

Le Nouvel Observateur 24 avril 1994 *Camus chez Pivot*
 par Jean Daniel

Le Point No.1091 14-20 août 1993
Spécial : Albert Camus par B-H. Lévy, J-P. Amette, J-J. Brochier, J-P. Sartre, Ch. Barbier, R. Quillot, F. Dufay et J. Daniel pp 50-61

- Le Point No.1200 16 septembre 1995
Algérie : Sanglante confusion par Mireille Duteil et
Terreur au quotidien par Kamel Dellys pp 26-30
- The Spectator Vol. 272, No. 8653, 14 May 1994
Even less fiction than 'Stranger' by Anita Brookner
 pp 40-41 (The Spectator [1828] Ltd : London)
- World Literature Today Vol. 69, No. 1, Winter 1995
'Le premier homme' : Camus's Unfinished Novel by
 Adèle King pp 83-85 (Postmodernism/Postcolonialism,
 A Literature Quaterly of the University of Oklahoma)